

Numéro spécial
Résistance et Libération

TERRE D'EYGUES



Cliché X...

TERRE D'EYGUES

Bulletin N° 13 de la Société d'Etudes Nyonsaises

Prix du numéro : 50 F. (60 F. franco)
Règlement : à la Société d'Etudes Nyonsaises
Cpte Trésorerie Générale de la Drôme N° 8218
Dépôt légal N° 1828 C 87 - ISSN N° 1245 - 382 X

SOMMAIRE

Le mot du président	2
Ière partie	
Le Nyonsais de la défaite à la libération	3
IIème partie : Chronologie succincte	11
IIIè partie : Témoignages et documents	
Fondation par A. Tena de l'organisation de résistance du Haut Comtat et du Nyonsais	13
L'arrivée au maquis de la Lance	15
Le maquis A.S. des plaines (l'aulignan)	17
Le maquis de la Bessonne (Condorcet)	20
Maquis AS du Bamier (Maquis PIERRE)	23
Premier parachutage d'armes le 13/10/43	24
Résistance et dépôt d'armes quartier des Blaches, Nyons	25
Attaque des maquis de la Lance	28
Evénements survenus fin novemb. 1943 à Estellon et Nyons	30
Félix MAURENT	32
Mort tragique du Dr Jean BOURDONGLE	33
Circonstances de la mort de L. DUCOL	36
Collège Roumanille dans la Résistance	37
Agent de liaison F.T.P.F.	39
Embauchée sur le Champ de Mars	41
Bataille de Saint Pierre	43
Arrivée des américains - Guet-apens à Novezan	44
Témoignage J. MA'IOU' - La Compagnie MA'IOU'	46
Blessé à SAUZEI'	50

Directeur de la publication : Jean LAGET
Editeur : Société d'Etudes Nyonsaises
Conception, Impression : Bip... Bip... Copycréa - 10 Place des Arcades Nyons - Tél 75 26 60 06

Légende photo couverture (cliché X...) :
Des résistants nyonsais en armes, au moment de la bataille de Nyons
De gauche à droite : assis : RAYNAUD Fernand, LESLING Lucien, FIEU Romain, HALTINNER, AUGIS Gabriel.
Debout : ANDRE, GAUTIER Prosper, PLATRE Claudius, FABRE Elie, BOUCHET, JOUVE Fernand, MIROS,
COUSTON Emile, VILHET Albin.

LE MOT DU PRESIDENT

1994 : année des commémorations. Déjà le 50ème anniversaire du débarquement de Normandie a été célébré avec faste en présence de nombreux chefs d'Etat et de gouvernement. Un peu partout en France, bien des anniversaires l'ont été ou le seront, soit qu'ils rappellent des faits tragiques (Oradour sur Glane, Vercors), soit qu'ils évoquent l'importance de l'action de la Résistance intérieure dont l'aide apportée au débarquement allié fut estimée, par le Général Eisenhower à l'équivalent d'une quinzaine de divisions.

Sur le plan local, diverses manifestations ont eu lieu ou auront lieu pour le Cinquantenaire de la Libération également. Nous citerons particulièrement une remarquable exposition, au début du mois de mai dernier, organisée par notre ami Léopold Rostand de l'A.N.A.C.R., qui depuis la fin de la guerre rassemble une documentation inestimable sur la Résistance à laquelle il a participé. Grâce à lui, ce numéro de Terre d'Eygues peut fournir de nombreux renseignements sur l'organisation des maquis, leurs actions, leur mobilité pour éviter les attaques allemandes, ainsi que la part qu'ils prirent dans la libération de notre région. Par ailleurs des documents et des témoignages souvent inédits ont pu être réunis par notre équipe de travail. Nous remercions toutes les personnes qui ont fait l'effort de se remémorer des faits déjà anciens et qui nous ont ainsi grandement aidés.

Ainsi Terre d'Eygues entend apporter sa modeste contribution pour faire mieux connaître un épisode glorieux de notre histoire. Pour les générations qui n'ont pas connu cette époque, le sacrifice des victimes de la Résistance ne doit pas tomber dans l'oubli.

J. Laget.

Equipe de rédaction de ce numéro :

M.L. Rostand (A.N.A.C.R.),

Mmes J. Démésy, G. Vallot,

MM. J. Laget, M. Levha, J. Matout, P. Mourier, P. Mussigmann.

Ière partie : Historique

LE NYONSAIS DE LA DEFAITE A LA LIBERATION (1940 - 1944)

L'équipe de rédaction de ce numéro spécial consacré à la Résistance a cru bon de rappeler, particulièrement sur le plan local, les circonstances et les événements de l'époque, beaucoup de nos compatriotes en effet n'étant pas nés ou n'habitant pas la région lors de ces années tragiques. Les témoignages et les documents qui suivent, permettent d'illustrer ce bref historique.

LENDEMAINS DE DEFAITE

Les Nyonsais, comme les autres Français, furent durement affectés par la rapidité de l'effondrement du pays en mai-juin 1940 et par les conditions draconiennes posées par Hitler lors de l'armistice signé le 22 juin par le gouvernement du Maréchal PÉTAIN. Dans notre région, comme dans toute la France, la confiance était grande dans le vainqueur de Verdun qui, en ces jours douloureux, apparaissait comme le sauveur du pays. Le Maréchal, dès juillet mit fin à la IIIème République remplacée par l'Etat Français. Le régime de Vichy, selon les historiens, plus réactionnaire que vraiment fasciste, s'engagea après l'entrevue de Montoire (24/10/1940) entre Hitler et Pétain, dans une politique de collaboration avec l'Allemagne nazie, allant parfois jusqu'à devancer le desirs du vainqueur notamment en ce qui concerne les persécutions contre les juifs. En fait, et les historiens l'ont également bien montré, les véritables collaborateurs furent peu nombreux, la majorité de la population adoptant une attitude attentiste.

La vie locale fut transformée par la mise en place en mars 1941 d'une commission administrative municipale présidée par un nouveau maire imposé par Vichy, Léopold BONFILS, et par l'installation des chantiers de jeunesse. Ces derniers comprenaient 2 000 jeunes, en 10 groupes, répartis dans toute la région ⁽¹⁾ A Nyons ils étaient implantés route de Montélimar, (à l'emplacement des HLM actuelles) et quartier Fongaro (Etablissements Eysseric aujourd'hui). L'uniforme vert foncé et le large béret des jeunes recrues des chantiers devinrent vite familiers à la population locale. Celle-ci fut bientôt touchée par le problème des restrictions et de rationnement – même si ce problème ne présenta pas la même gravité que dans les grandes villes – résultant des prélèvements allemands sur l'économie nationale : il fallut donc apprendre à jongler avec les tickets de pain, de viande ou de textile et souvent faire la queue devant les magasins.

LES DEBUTS DE LA RESISTANCE A NYONS

L'Appel du 18 juin lancé par le général De GAULLE, sur les ondes de la BBC, ne paraît pas avoir rencontré un grand écho dans notre ville. Combien de Nyonsais l'ont-ils entendu ?). Mais certains de nos compatriotes n'admirent pas la défaite. Jacques TOESCA⁽²⁾ indique que "des réunions clandestines eurent lieu chez Antonin DELHOMME, banquier et industriel, où le capitaine MAGNIER apportait de

Montélimar des instructions et des documents. C'est ainsi que fut constitué un groupe "FRANC TIREUR". Ensuite, naquirent un groupe "LIBERATION" (avec MANDRAN, Directeur des postes) et un groupe "COMBAT" (avec J. FAURE, assureur). Des initiatives individuelles comme celles de Jean GIRARD tiraient et diffusaient des tracts "subversifs".

Des journaux clandestins étaient également diffusés (Combat, Franc-Tireur, Libération). Quelques manifestations symboliques purent même être organisées : 11 novembre 1941, manifestation des Compagnons de France au monument aux morts⁽³⁾ ou encore pour les premier mai et 14 juillet 1942. Mais les actions les plus notables furent certainement l'accueil et le camouflage des juifs arrivés clandestinement de la zone nord, zone occupée.

Selon Albin VILHET⁽⁴⁾, c'est à la fin de l'été 1942 que se constitua un "Comité de Front National", première organisation regroupant des patriotes de différentes tendances, mais elle fut éphémère. Toutefois, l'occupation de la zone Sud par la Wehrmacht en novembre 1942 (faisant suite au débarquement allié en Afrique du nord) entraîna sa réorganisation. Au début de 1943, ses principaux membres étaient le docteur Jean BOURDONGLE, Joseph BUFFAVEN (coiffeur), Henri BAYET (boucher), Félix MAURENT (distillateur) Flavien BARNOUIN (bourrelier) et Albin VILHET (agriculteur). Ce comité se donna pour "but d'organiser la résistance à l'ennemi de l'intérieur et de l'extérieur par tous les moyens"⁽⁵⁾. D'autres personnes le rejoignirent ultérieurement : MM. MAJOUREAU (sous-préfet) BOUDON (juge de paix) AUGIS, BELLON, SEIGLE, LAGET, André GIRARD, TORD, FABRE et MARCELLIN, ainsi que le rappelle A. VILHET qui souligne que le curé CORREARD et le pasteur BONIFAS se mirent à la disposition de ce comité.

Ce son côté, l'industriel de Montségur Amédée TENA avait mis sur pied en décembre 1942 "une organisation de Résistance du Haut Comtat et du Nyonsais", créée hors de partis politiques et coiffant des comités locaux à Valréas, Montségur, Taulignan, Le Pègue. L'essentiel de l'action de ces organismes clandestins fut bientôt d'organiser et de ravitailler les maquis.

LES MAQUIS

Déjà pour fuir des rafles allemandes, des jeunes non armés avaient trouvé à la fois refuge et travail dans des coupes de bois qui s'ouvrirent à Venterol, Pelonne et Lempis, P. MUSSIGMANN, qui y participait à Pelonne, souligne que ces exploitations forestières furent les premières étapes dans la formation des maquis.

L'instauration du service du travail obligatoire (S.T.O.) par Vichy, le 2 février 1943, pour répondre aux besoins de main d'oeuvre du IIIème Reich, allait fournir de nombreuses recrues aux mouvements de Résistance. Poursuivis par la police de Vichy, les réfractaires au S.T.O. devaient en effet "prendre le maquis", c'est à dire entrer dans la clandestinité. Ils venaient parfois de loin et arrivaient dans notre région par des filières, souvent compliquées : relations familiales, camp d'entraînement de Combovin, dans la région de Chabeuil, établi près de la communauté BARBU...

Le relief accidenté de la région, son isolement relatif, se prêtaient parfaitement à l'installation des maquis. De vieilles fermes ou bergeries, souvent à demi-ruinées (La Bessonne, la Charbonnière...), servaient de refuges précaires à ces "jeunes" que rejoignaient des patriotes, de nombreux membres des chantiers de jeunesse, des juifs... Les premiers maquis de la Drôme y apparurent ainsi au début de mars 1943 ; ils se rattachaient soit à l'Armée Secrète (A.S.) et étaient encadrés par des officiers de carrière (dont Pierre CHALLAN BELVAL pour les maquis PIERRE) sous les ordres du commandant DESCOUR, soit aux Francs Tireurs et Partisans Français (FTPF) où les membres du Parti Communiste jouaient un rôle actif, mais qui accueillait aussi des hommes de toutes origines sociales et de toutes opinions. Le premier maquis A.S. dirigé par le pasteur SAIGNOL de Valréas existait dès le 5 mars 1943, date à laquelle il fut présenté au Cdt DESCOUR. Le 1er maquis armé FTPF fut celui de la Grotte de Mandrin, près de Beauvoisin, où une dizaine de jeunes avaient trouvé refuge le 12 mars, selon A. VILHET ; ce dernier évoque également l'organisation, par le Comité Nyonsais, du maquis (FTPF) de la Lance installé dans la ferme Buffet ⁽⁶⁾ à proximité du maquis AS déjà cité.

Le ravitaillement ⁽⁶⁾ et l'équipement des groupes de maquisards (généralement 30 à 50 parfois plus) posaient bien des problèmes et l'argent nécessaire provenait des collectes "effectuées dans le monde du travail et auprès des parents, donateurs et responsables locaux" (A. Téna). L'armement provenait parfois de "récupérations" opérées aux dépens de l'armée d'armistice, dissoute à la fin de 1942, mais surtout des parachutages alliés, le premier ayant eu lieu en octobre 1943, au quartier de Coriançon, au milieu du lit de l'Eygues ; mais il était toujours en quantité insuffisante et manquaient toujours les armes lourdes nécessaires pour combattre les blindés de l'ennemi.

A ces problèmes s'ajoutait celui de la trahison. L'infiltration de traîtres – malgré les précautions prises, il y en eut plusieurs cas – constituait un danger mortel pour les maquis. Bien renseignés, en effet, les forces allemandes et la Gestapo, secondées souvent par la milice française ⁽⁷⁾ traquaient sans répit les maquis pour les détruire et leur répression était impitoyable : en témoignent l'exécution de 35 maquisards du maquis (AS) Ventoux surpris à Izon-la-Bruisse le 22 février 1944 et le 19 mars suivant, l'opération de Saint-Pons au cours de laquelle, s'ils ne trouvèrent pas les maquisards qui avaient évacué le camp, les Allemands exécutèrent en représailles 5 habitants de ce hameau de Condorcet, ainsi que le Docteur BOURDONGLE de Nyons.

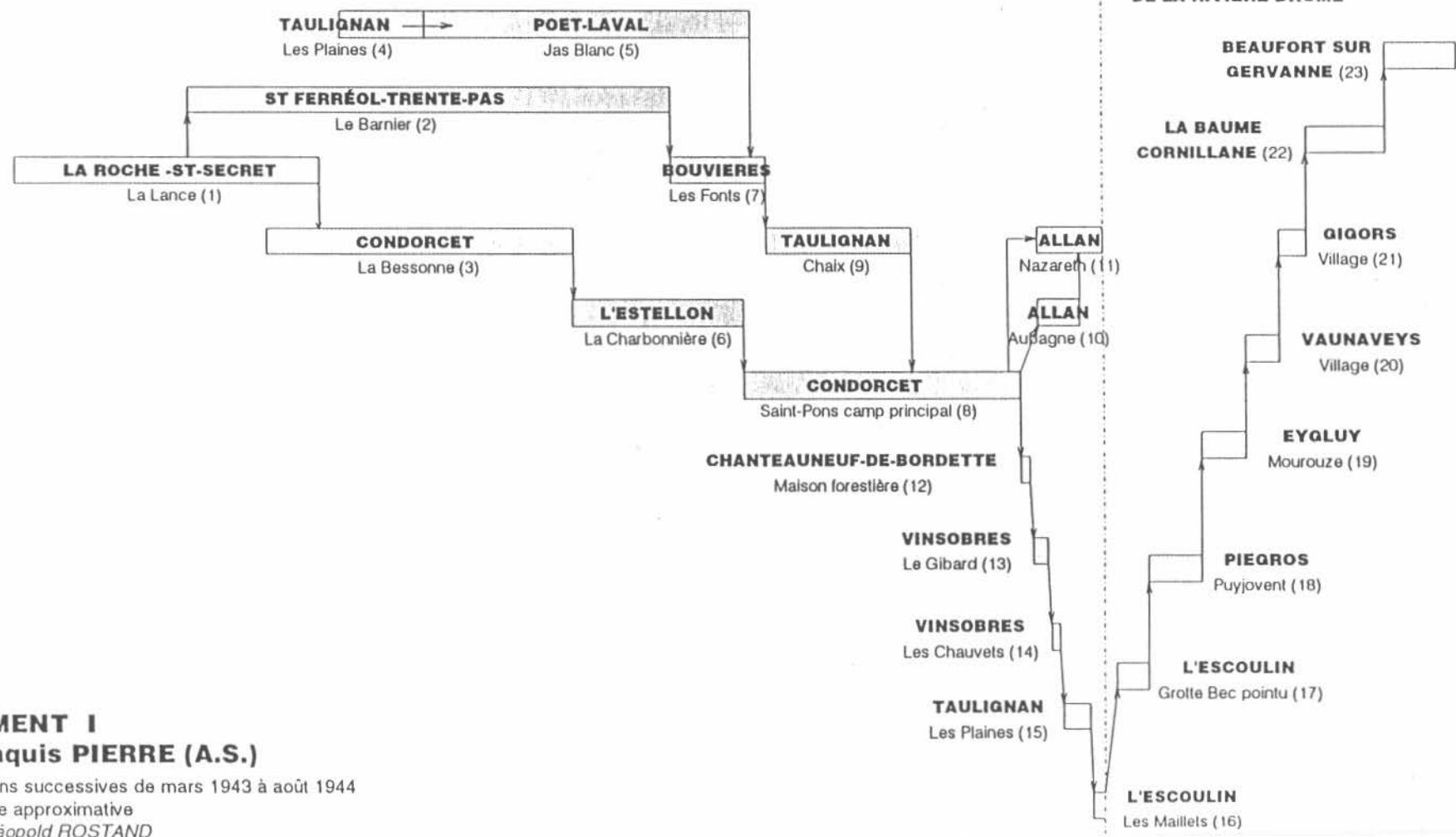
Dans ces conditions, les groupes clandestins devaient être très mobiles, leur durée de séjour à un même endroit devenant de plus en plus brève, comme on le constatera avec le document I établi selon les travaux de Léopold Rostand qui montre que les maquis A.S. étaient principalement établis à l'ouest de la région, ceux des FTPF à l'est.

Par sa position centrale, Nyons était ainsi une plaque tournante, passage obligé des futurs maquisards qu'orientaient les responsables locaux (A. Girard, A. Vilhet par exemple) ; ainsi que les agents de liaison des différents groupes. Mais cela lui valait aussi d'être soumis aux incursions fréquentes de l'ennemi qui y multiplia arrestations et déportations.

Mais les "terroristes" étaient aussi redoutés par leurs opérations de sabotage dirigées contre les installations et les voies de communication de la vallée du Rhône, ainsi que les



-6-



DOCUMENT I
Les maquis PIERRE (A.S.)

Implantations successives de mars 1943 à août 1944
 Chronologie approximative
 Source : Léopold ROSTAND

Les maquis PIERRE (A.S.)

Implantations successives de mars 1943 à août 1944

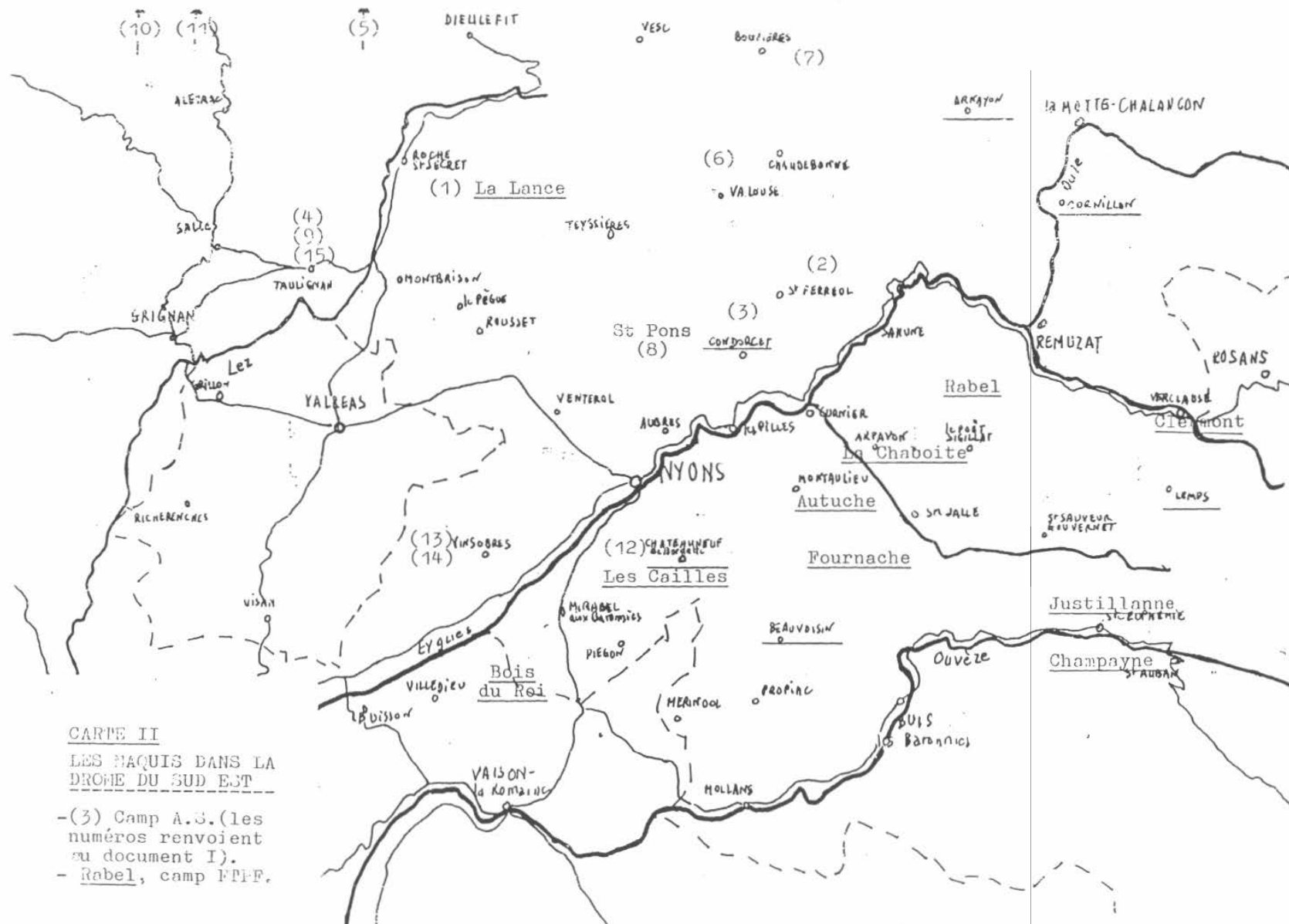
Chronologie approximative

Source : Léopold ROSTAND

Les Plaines (15)

L'ESCOULIN

Les Maillets (16)



CARTE II
LES MAQUIS DANS LA
DROME DU SUD EST

- (3) Camp A.S. (les numéros renvoient au document I).
- Rabel, camp F.F.F.

attaques lancées contre les trains allemands et autres objectifs militaires. Les maquisards FTPF ou de l'Armée Secrète, unifiés au début 1944 dans les Forces Françaises de l'Intérieur (FFI) entretenaient ainsi un climat d'insécurité qui n'était pas sans contribuer à démoraliser les troupes d'occupation et les personnes qui s'étaient compromises avec elles.

LES COMBATS DE LA LIBERATION

Mardi 6 juin 1944, le débarquement allié sur les plages normandes est suivi le même jour d'un appel à l'insurrection lancé de Londres par le Général DE GAULLE, à 18h. :

"Pour les fils de France, où qu'ils soient, quels qu'ils soient, le devoir simple et sacré est de combattre par tous les moyens dont ils disposent. Il s'agit de détruire l'ennemi, l'ennemi qui écrase et souille la patrie, l'ennemi détesté, l'ennemi déshonoré"...

Ainsi sur tout le territoire national, les organisations clandestines devaient déclencher une guerrilla généralisée afin d'empêcher l'arrivée de renforts allemands qui auraient pu rejeter à la mer les forces débarquées en Normandie.

D'après A. VILHET, les directives vinrent du Capitaine "ALAIN", chef régional de l'A.S., installé à Montjoux. Ce dernier *"donna l'ordre d'occuper les routes et les points stratégiques, d'enlever et de maquiller les plaques indicatrices, de détruire les lignes téléphoniques, etc... La voie de chemin de fer est plastiquée au quartier des Souchères pour empêcher le départ de trois wagons de confiture destinés aux Allemands"*.

Le Sous-préfet de Nyons Paul MAJOUREAU étant acquis à la Résistance⁽⁸⁾, celle-ci put établir son PC à la sous-préfecture. Ainsi un *"vaste territoire comprenant les cantons de Nyons, Buis-les-Baronnies, Séderon, Rémuzat, la Motte Chalençaon, Bourdeaux, ainsi qu'une partie des cantons de Grignan et de St Paul-Trois-Châteaux, n'obéissait plus aux ordres de Vichy et était pratiquement libéré"*.⁽⁹⁾

Dans le même temps, nombreux furent les Nyonsais et habitants des villages voisins à s'engager dans les unités de la Résistance par exemple dans les compagnies LE STRAT et MATOUT. Cette dernière avec son encadrement constitué par des officiers et sous-officiers d'active et par son effectif (108h au total) n'était pas loin de ressembler à une unité régulière.

Face à cette situation, l'occupant réagit avec sa férocité coutumière : le 12 juin, un groupe de combat de la Panzerdivision SS Brandebourg qui faisait mouvement vers la Normandie, lança une attaque sur Taulignan et Valréas. Appuyée par des chars, l'infanterie allemande déborda les lignes de défense des F.F.I. Nul n'a oublié la terrible répression qui suivit : 14 victimes à Taulignan, 53 fusillés à Valréas.

La nouvelle de ce drame provoqua la panique à Nyons que beaucoup de ses habitants désertèrent pour se réfugier à la campagne ou dans les villages voisins. De son côté, l'Etat Major des F.F.I. donna le 13 juin l'ordre, aux unités résistantes, de se replier sur Bouvières puis sur St Nazaire-le-Désert le 22 suivant. Dans le même temps (19 juin), le maquis

MORVAN livra combat dans les gorges de Montclus (H.A.) à un fort détachement allemand. L'ennemi repoussé, les maquisards purent récupérer un important matériel dont 2 canons de 37mm avec leurs munitions.

Le mois de juillet 1944 fut relativement plus calme dans notre région, les principales opérations militaires concernant, comme on le sait le Vercors. Déjà depuis avril, les éléments des maquis PIERRE faisant mouvement vers le nord, avaient franchi la Drôme pour s'installer sur les contreforts méridionaux de ce massif. Ils y eurent à combattre, les unités allemandes engagées dans l'attaque de ce bastion de la résistance du sud-est.

Août 1944 : la Libération – Le débarquement de Provence, le 15 août 1944, précipita les événements. Devant l'avance des forces américaines et françaises (Ière armée de De LATTRE de TASSIGNY), la 19ème armée allemande dû battre en retraite vers le nord, harcelée par l'aviation alliée et les maquisards.

Le 22 août, une colonne de blindés allemands fut arrêtée au bois de St Pierre (à quelques km de Nyons) par les combattants du maquis MORVAN qui utilisèrent avec efficacité les canons pris au combat de Montclus – Le 1er char ennemi fut mis hors de combat – A l'issue d'un combat qui dura une partie de la journée, les Allemands durent faire retraite. L'héroïsme des combattants sans uniforme des 1er et 2ème bataillons du 1er régiment FTF, dont 7 furent tués, évita sans doute *"la destruction de la ville et le massacre de ses habitants"*.⁽¹⁰⁾

Le lendemain, la population accueillit avec une grande joie les Américains arrivés par la route des Alpes. Ces derniers installèrent une batterie d'artillerie au quartier des Guards d'où ils tiraient des obus en direction de la vallée du Rhône.

Cela ne mit pas définitivement fin aux alarmes des Nyonsais puisque quelques obus tirés par une pièce à longue portée allemande firent plusieurs victimes civiles dans notre ville, les 23 et 25 août. Une escarmouche à Novezan, le 27 (3 résistants tués) fut la dernière manifestation des Allemands dans le Nyonsais.

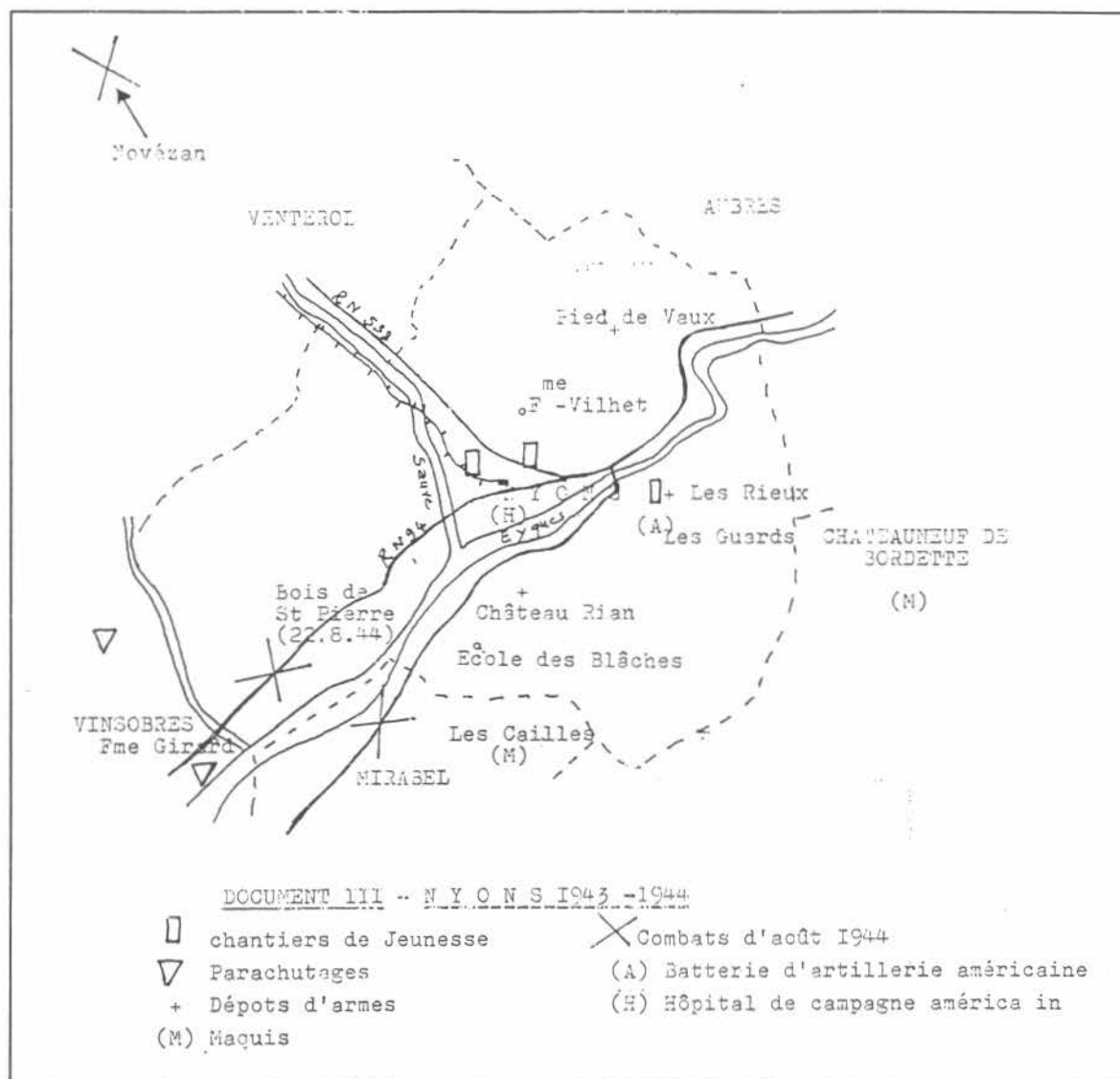
De son côté, la compagnie MATOUT, engagée aux côtés des Américains de la Task Force Butler, livra combat à Grâne (17août) et à Sauzet (le 23), ayant 10 tués et 3 blessés. Les libérations de Montélimar et de Valence suivirent de peu.

Souvent les maquisards s'engagèrent pour la durée de la guerre (plus 3 mois) et participèrent aux campagnes des Alpes et d'Alsace, voire à l'occupation de l'Allemagne et de l'Autriche.

*Première jeep américaine à Condorcet.
Cliché X.*



Cet historique, bien sommaire, rend imparfaitement compte des actions héroïques comme des plus humbles qu'accomplirent les hommes et les femmes engagés dans la Résistance, ainsi que des souffrances et de la mort que beaucoup connurent. Notre reconnaissance ainsi que celle des jeunes générations doit être acquise à ces combattants pour la liberté.



Notes

- (1) *Tempête sur nos 20 ans* - L. Briffaut *L'amitié par le livre*
- (2) J. Toesca : *le Canton de Nyons de 1789 à 1959* SEN éditeur p. 131 - 133.
- (3) *Relatée par L. Rostand - Terre d'Eygues* No12 p. 29.
- (4) Albin Vilhet : *la Résistance dans le Nyonsais* p. 17.
- (5) A. Vilhet ouvrage cité p. 19
- (6) Félix Maurent de Nyons fut chef de ravitaillement dans le sud drômois (J. Toesca op. cité p. 132). les maquisards recevaient aussi une aide importante, mais dangereuse, car ils risquaient leur vie en aidant les "terroristes", des cultivateurs voisins de leur camp ainsi que des boulangers des villages.
- (7) Créée en février 1943 par le gouvernement de Vichy. Le récent procès Touvier a rappelé son action.
- (8) Dans une lettre datée du 2/8/44, M. Majoureau se présente comme ancien chef de secteur de l'AS pour le Nyonsais et les Baronniees et chef du 2ème bureau du 3ème Bataillon FFI du secteur Sud Drôme (Jean-Paul).
- (10) Bataillons cités à l'ordre de l'Armée avec attribution de la Croix de Guerre avec palme à leurs fanions. Cap. Paris - Mémoires de l'ombre - p. 259.
- (9) A. Vilhet : op. cité p. 39 et 40

IIème partie

1943 - 1944 - CHRONOLOGIE SUCCINCTE

1943

- Mars- Avril :** naissance des premiers maquis dans le Sud de la Drôme (de la Lance ; de Beauvoisin - Grotte Mandrin).
- 1er juillet :** attaque du maquis de la Lance par les G.M.R. et la Milice.
- 7- 8 Août :** attaque du maquis FTP de la Fournache par les Italiens.
- 13 octobre :** 1er parachutage d'armes, quartier de Coriançon (Domaine A. GIRARD).
- 27 Novembre :** raid allemand contre les maquis du Barnier et de la charbonnière (Estellon) que leurs occupants avaient évacués). Arrestation et évasion de Félix MAURENT à Nyons.
- 28 Novembre :** arrestation de Mme MAURENT ; un gendarme tué (GUY), un autre blessé (BOES) lors de l'opération.
- 30 Novembre :** obsèques du gendarme GUY, suivies de l'exécution de BROUDART (Chez lequel fut trouvée une liste de personnes à dénoncer) par GUIRONNET du maquis de la Lance, lui-même abattu par les G.M.R.
- 10 décembre :** déraillement et attaque d'un train de permissionnaires allemands au Sud de Portes-les-Valence par les F.T.P. du Nyonsais.

1944

- 15 Janvier :** sabotage de la voie ferrée entre Châteuneuf en Donzère par le maquis de Saint-Pons.
- 21 Janvier :** nombreuses arrestations opérées à Nyons par la Gestapo : BUFFAVEN (coiffeur), MARTIN (cordonnier), MOURIER, SOUCHON (retraités), MONTLAHUC (boulangier), NIEL (Agent voyer), ainsi que les membres des familles juives (SALMON, LAZARD, BOMBET). Seuls deux survivants reviendront des camps.
- 22 Février :** attaque allemande du maquis d'IZON LA BRUISSE - Exécution de 35 maquisards faits prisonniers.
- 25 Février :** Une trentaine de maquisards des camps F.T.P. du nyonsais attaque, avec succès, un train de permissionnaires allemands, après sabotage de la voie ferrée au nord de Donzère.
- 19 mars :** arrestation, torture et exécution du Docteur BOURDONGLE, ainsi que de 5 habitants du hameau de St Pons (Condorcet) où les Allemands n'avaient pas trouvé le maquis.
- 21 mars :** attaque du maquis FTP de Poët-Sigillat.
- 14 avril :** nouveau raid allemand sur Nyons, nombreuses arrestations de personnes qui seront libérées sur l'intervention de M. le curé CORREARD, ancien de Verdun.

- 30 mai :** attaque du maquis FTP du LEMPS,
- 4 juin :** attaque du maquis FTP d'ARPAVON, dans les deux cas victimes civiles seulement, les maquisards ayant pu se replier à temps.
- 6 juin :** débarquement de Normandie – les maquis de la région entrent en insurrection – occupation de Valréas et de Nyons (PC à la sous-Préfecture).
- 12 juin :** attaque allemande sur Taulignan (14 tués) et Valréas (53 fusillés).
- 13 juin :** repli du Comité de Libération nyonsais sur BOUVIERES.
- 19 juin :** bataille de MONTCLUS (H.A.) et récupération d'un important matériel sur les Allemands.
- 15 août :** débarquement de Provence.
- 18 août :** mitraillage d'une voiture de la Résistance au Pont de Sauve : mort de Georges CROISET.
- 22 août :** bataille du Bois de Saint Pierre. Une colonne blindée allemande stoppée par les résistants F.T.P.
- 23 août :** arrivée des Américains à Nyons. Installation d'une batterie d'artillerie sur le plateau des Guards et quelques jours plus tard, d'un hôpital militaire de campagne, route d'Orange.
- 25 août :** quelques obus allemands tirés sur Nyons (3 victimes civiles).
- 27 août :** 3 maquisards tués au Pont de Novezan.
- 29 août :** dissolution de la commission municipale nommée par Vichy, remplacée par une délégation dirigée par M. Jean CHAIX, 1er maire de la ville après la Libération.

N.D.R.L. : Une chronologie plus complète sera publiée dans un prochain numéro.



23 août 1944 : tank américain près de la gare petite vitesse de Nyons. (Cliché X)

IIIème partie : Témoignages et documents

FONDATION PAR AMEEDÉE TENA, industriel à Montségur sur Lauzon de L'ORGANISATION DE RESISTANCE DU HAUT COMTAT ET DU NYONSAIS.

Amédée Tena dans un mémoire daté de juin 1946, se souvient : "c'est en décembre 1942 que s'est réuni, pour la première fois, à Valréas, sous la présidence du pasteur Seignol, un groupe d'une dizaine d'hommes venant des cantons de St Paul-Trois-Châteaux, Valréas et Nyons, tous participant à l'entraide aux juifs.

"Ce premier contact, avait pour but de mettre au point une action effective et organisée de résistance, hors de partis politiques. Ce fut donc l'assemblée constitutive de notre organisation de résistance qui mettait au point et acceptait les statuts servant de base à l'organisation secrète du Sud Drôme...

"Notre groupe se mit au travail immédiatement devenant en fait le Comité Directeur de l'organisation et se chargeant d'étudier les renseignements, de prendre toute décision de coordination et de mettre en place les dispositifs cellulaires locaux, de prendre tout contact et assurer toutes liaisons utiles et sûres.

"L'organisation étant née spontanément, n'avait pas de chef, le Comité étant souverain. Cependant, dès le début 1943 je prends la direction effective de l'organisation, cachant mon rôle derrière une activité d'agent de liaison, prétendant recevoir et transmettre des consignes.

"J'organise alors les Comités locaux sur le modèle de celui de Valréas, à Montségur, Taulignan, Nyons, Le Pègue La Roche Saint Secret, Piégon, Mirabel, Visan, St Maurice, Suze, St Restitut, Pierrelatte.

"Les juifs sont de plus en plus traqués et je m'organise pour la fabrication de fausses identités avec cartes d'alimentation etc... Nous avons à Valréas notre imprimerie clandestine.

"Je donne des consignes hebdomadaires ... aux Comités locaux...

"Dès février, par le Pasteur Seignol, nous avons le premier contact avec des éléments de l'Armée résistante auprès du commandant DESCOUR et du Lieutenant ARNAUD qui m'est désigné comme chef départemental . C'est à ce moment-là que notre organisation se rattache à l'Armée Secrète (A.S.) ...

"Je continue toujours mon rôle d'agent de liaison entre nos comités locaux, assistant, en personne à toutes les réunions hebdomadaires ; ne me découvrant pas comme chef du secteur, je vérifie ainsi plus aisément la confiance de mes hommes en notre organisation...

"C'est le Service du Travail obligatoire (S.T.O.) en mi-février et nous sommes à même de faire face à de nombreuses demandes de réfractaires. Notre maquis de la Lance est installé à la ferme JULIEN. La devise est : *"Mourir libre plutôt que vivre esclave"*...

"Le 5 mars 1943, nous avons l'honneur de représenter 50 maquisards à l'inspection que le Commandant DESCOUR, accompagné du Lieutenant ARNAUD, vient faire.

"Le ravitaillement devient très difficile et notre organisation vit sur elle-même avec comme seules ressources financières l'argent collecté dans le monde du travail et auprès de parents, donateurs et responsables locaux... En juin notre effectif passe à 245 hommes dispersés alors en quatre secteurs : Montagne de la Lance, régions des Gorges de Trente Pas, de Condorcet et de Sainte Jalle.

"Afin d'encadrer et de donner une instruction militaire à nos maquisards, on nous affecte un jeune officier rentrant du Maroc : le Lieutenant Pierre CHALLAN-BELVAL, puis les lieutenants GIRAUD et Daniel QUINAUD.

"C'est à cette époque que se manifesta, dans mon secteur un mouvement séparatiste. Il se crée donc, malgré mes efforts d'unité, deux maquis F.T.P. (Franc Tireurs et Partisans), l'un sur la Lance, l'autre dans les Baronnies. Par solidarité, mon organisation (dont certains membres sont communistes) continue à soutenir par son ravitaillement, tous les maquis sans distinction aucune.

"Le 1er juillet 1943 les maquis de la Lance, A.S et F.T.P. sont attaqués par la milice d'Avignon.

L'ARRIVEE AU MAQUIS DE LA LANCE

Lucien ROURE de Beaumont Montoux, requis pour le S.T.O. doit se présenter en gare de Valence le 7 juin 1943, mais il se cache quelques jours à Chateauneuf d'Isère, avec son copain JO dans l'attente de pouvoir utiliser une filière vers le maquis.

Le 12 juin, munis de fausses cartes d'identité et d'un mot de passe, les deux amis arrivent par car au Poët-Laval en fin d'après-midi.

Lucien raconte ainsi sa marche vers le Maquis et son arrivée au camp FTPF de la Lance :

"Malgré l'heure tardive, nous décidons de nous engager par la montagne, plein sud, direction La Roche Saint-Secret, terminus de notre parcours. Après une marche pénible nous atteignons le sommet : une barre rocheuse à environ 900m. Il fait presque nuit, la descente est abrupte, nous décidons de bivouaquer sur un étroit replat en nous serrant l'un l'autre, car il fait froid.

"Nous nous réveillons à 7h.30, il fait soleil, nous apercevons le village au fond de la vallée, ce doit être La Roche St Secret où nous arrivons vers 9h.30. Nous nous présentons au boucher comme convenu avec le mot de passe "*Pour le jambon de Mme Grignan*". Nous sommes confiés à un berger descendu au ravitaillement et nous lui emboîtons le pas. Nous arrivons vers midi à la "*Bergerie*" : nous sommes dimanche 13 juin 1943, jour de Pentecôte... Nous prenons contact avec une trentaine de gars qui sont là depuis deux mois pour les uns, quelques jours pour les autres. Le chef nous accueille et nous demande quelques renseignements. . . . On nous installe dans une pièce qui donne de plein pied sur la montagne en arrière de la bâtisse, en dessous est le troupeau de moutons. Nous prenons notre premier repas, assez copieux.

Sur une aire, derrière le bâtiment sont dressées quelques tables et bancs de fortune, il y a aussi des chaudières pour la cuisine. Nous sommes une trentaine environ à table. Une bonne partie des gars sont des environs. Chacun se nomme par un diminutif, un nom de guerre : Toto, Dédé, François, Tommy, Loulou le cuistot, Joseph le Clairon, le Chef Jac. Il y a aussi deux Espagnols. Etant fatigués, la première nuit, nous sommes exempts de garde.

"**Lundi 14 juin** : c'est férié – nous allons faire notre toilette à une source tout à côté. Nous buvons le jus et on nous fait de l'instruction sur un fusil Lebel, nous en possédons deux ou trois et quelques révolvers. D'insoumis que nous étions, nous voilà "*Terroristes*" ! Après-midi, brouillard et pluie. Le soir, nous commençons nos tours de garde sur le chemin d'accès à la Bergerie : nous sommes armés d'un fusil. Le moral est excellent.

"**Mardi 15 juin** : Dans la journée RAS. Le soir alerte : on double les gardes. Il fait toujours froid et humide.

"**Mercredi 16 juin** : La nuit s'est bien passée, mais on est toujours en alerte : les sacs sont prêts.

"**Jeudi 17 juin** : Réveil à 7h.30, après le jus je fais du bois aux cuisines. A midi le clairon sonne la soupe. Ce jour nous avons des petits pois et de la viande au menu. Après-midi, on aménage le cantonnement, on bouche les trous avec du foin, la bise souffle, il fait froid. Un malencontreux coup de feu blesse deux copains.

"Vendredi 18 juin : Après le petit déjeuner, instruction, exercice d'attaque. Un copain qui était parti en perm, remonte avec un pistolet mitrailleur piqué aux Italiens. Après-midi, je descends au "ravito" du côté du Pègue. Une partie de nos camarades nous quittent et vont s'installer du côté du Pègue, les deux Espagnols en font partie"....



*Maquis F.T.P. de la Lance (Avril 1943) devant la ferme BUFFET (cliché X ...)
de g. à D. assis : GIRARD André - MONIER Henri - ISOARD Roger - GODIN Georges - HENRICH.
Debout : ABATTE - PARIZOT Maurice - AVALONE René - JULLIEN Robert - BARNOUIN Edmond.*

Les premiers maquisards F.T.P. de la Lance *Liste manuscrite établie par René AVALONE - Mars 1943*

- 1- SERGE Juif arménien
- 2- THOMAS Arménien
- 3- HENRICH (Riquet) Déserteur chantiers de jeunesse
- 4- Déserteur de l'armée de l'air
- 5- ABATTE(Pim) sicilien
- 6- MARIO espagnol
- 7- BARNOUIN Edmond Nyons
- 8- PARIZOT Maurice Nyons
- 9- GIRARD André (Boby) Nyons
- 10- MONIER Henri (Raoul) Chef du camp
- 11- AVALONE René (Victor Nyons (Adjoint militaire)

LE MAQUIS A.S. DES PLAINES (Taulignan)

Henri PARIS, "Henri", pendant de nombreux mois agent de liaison des Maquis PIERRE, décrit son entrée dans la Résistance :

Juillet 1943 : Nous étions, Claude VALLOT et moi, élèves à l'institut électro-technique de Grenoble. A la fin de cette année scolaire 1942/43 nous étions décidés à prendre le Maquis pour entrer dans la Résistance active. Claude avait fait, dans le courant de l'hiver 1943 une tentative avortée de passage en Espagne pour rejoindre la France libre. De mon côté j'avais été en contact à Moulins, dans l'Allier, avec Jacqueline BABOULENE, très bien introduite elle-même avec les troupes d'intellectuels résistants catholiques. Nos professeurs étaient de leur côté en relation avec le capitaine Descour et d'autres officiers de ses amis.

L'idée de DESCOUR était de renoncer à l'exil par la voie hasardeuse de l'Espagne, mais au contraire, de former progressivement des groupes de résistants armés dans la région Rhône - Alpes, prélude à une armée secrète capable d'entraver le bon fonctionnement de la Wehrmacht au moment du futur débarquement allié, dont nous étions tous persuadés qu'il était inéluctable.

C'est pourquoi, dès la fin de l'année scolaire, nous avons démarré vers le 15 juillet, en direction d'un petit village de la Drôme qui nous était totalement inconnu, Combovin ! D'après les consignes verbales de Jacqueline BABOULENE, nous devions y rejoindre un camp école du Maquis dirigé par le lieutenant Roger GUIGOU. Nantis d'un mot de passe, que j'ai complètement oublié, nous avons débarqué tous les deux d'un vieux car à gazogène sur la place de Chabeuil, déguisés en campeurs, ce qui, à cette époque de l'année pouvait être encore plausible. Nous sommes partis vaillamment sous le grand soleil vers le village voisin de Combovin, où curieusement notre présence ne parut pas insolite. Bien au contraire, quelqu'un nous dit à mi-voix, d'un air entendu : *"Vous allez là haut" - "c'est par cette petite route"*. Nous avons attaqué par cette petite route sinueuse, la montée assez raide, conduisant au plateau où était installé la communauté Barbu. Vers la fin de la montée un homme assis sur une pierre se leva et nous demanda : *"vous allez où ?" - "là haut" - "D'où venez-vous ?"* C'est alors que le mot de passe fit son effet et on nous aiguilla vers la ferme de Mouras où après quelques palabres, nous fûmes dirigés vers le lieutenant GUIGOU qui était installé dans un petit camp de quelques tentes, assez à l'écart de la Communauté BARBU. Nous avons franchi la première étape : nous étions dans le Maquis !...

Avec quelques autres, accueillis par le lieutenant GUIGOU, grand gaillard sec et hâlé, nous avons fait tout de suite connaissance avec nos autres camarades de l'école des cadres des maquis du capitaine DESCOUR. Nous devions être 7 ou 8 environ dont je ne retrouve pas les noms (ou surnoms) sauf Marc CORLU qui devait faire partie de cette promotion. Dans la promotion précédente il y avait Daniel QUINAULT (mort plus tard à Allan).

Nous formions ainsi un groupe tout à fait à part de la communauté Barbu avec laquelle nous avions peu de contacts sauf pour les repas car c'était BARBU qui assurait l'intendance. Quelquefois les soirs, nous participions à des veillées animées par Barbu ; cela faisait partie de l'espèce de contrat informel passé entre le capitaine (bientôt commandant) DESCOUR et BARBU. Ce dernier, pacifiste convaincu, malgré l'occupation allemande, refusait tout entraînement paramilitaire, mais nous tolérait et nous ravitaillait, c'était déjà pas mal ! De plus, ses gars qui redoutaient toujours une incursion allemande ou milicienne, montaient une garde pacifique mais efficace avec des guetteurs toujours prêts à donner l'alarme. Toutefois cette surveillance ne s'exerçait que du côté de l'accès par le village de Combovin, c'est à dire dans le secteur nord. BARBU ayant également de nombreux contacts avec Valence où restaient dans son ancien atelier quelques personnes plus âgées, il pouvait ainsi être bien au courant de ce qui se passait dans la plaine occupée.

L'entraînement physique et aussi moral que nous imposait le lieutenant GUIGOU, nous permit d'acquérir bon pied, bon oeil. Nous avons arpenté ainsi en long et en large le plateau de Combovin et les crêtes qui l'entourent, avec des exercices de repérage avec ou sans boussole, orientation de jour comme de nuit, camouflage, etc... Le lieutenant qui était un ancien spahi saharien était un maître en la matière exigeant mais sûr... Notre entraînement terminé, le groupe éclata comme prévu vers les différents maquis du lieutenant Pierre (CHALLAN BEIVAL) pendant que le lieutenant GUIGOU recevait de nouvelles recrues.

Continuant de faire équipe avec Claude, nous partîmes tous les deux vers un petit bourg du Sud de la Drôme, dont le nom nous était jusqu'alors totalement inconnu : Taulignan. Nous avions l'ordre de nous rendre chez un cultivateur installé à l'entrée ouest du village. Il s'agissait de Louis GRAS. Avec notre mot de passe, nous nous présentâmes donc chez Louis et Berthe GRAS ⁽¹⁾ qui nous accueillirent avec cette cordialité calme qui les caractérisait. Ils nous ont réconfortés avec un excellent dîner qui nous changeait nettement de la tambouille du camp BARBU.



Maquis Saint Pons - hiver 43-44 Groupe Léo avec un mortier anglais - (cliché X...)

Après une nuit dans la grange, au petit matin, Louis GRAS nous fit rapidement traverser la route de Montélimar, à cette époque peu fréquentée heureusement, et à travers un champ de melons et diverses cultures nous avons commencé à gravir la longue pente assez douce qui monte vers le Nord. Après les cultures ce furent les bois de chênes, très différents de ceux de mon pays natal et par des sentiers rocailleux, nous sommes finalement arrivés à cette bergerie des "Plaines" au sommet d'un plateau séparant le versant de Taulignan de la vallée de Poët-Laval.

Dans cette bergerie située dans une clairière entourée de pins et de chênes, se trouvaient déjà quelques garçons de Valréas et des environs, réfugiés là haut pour échapper au S.T.O., Claude qui avait déjà montré ses aptitudes à l'organisation et au commandement, avait été chargé de prendre en main ce groupe informel et un peu à l'abandon et d'essayer d'en faire un maquis un peu plus discipliné et efficace. Il me revenait d'assister Claude dans cette tâche et de m'occuper plus particulièrement du ravitaillement et des liaisons avec l'extérieur...

Document communiqué par Mme G. VALLOT

(1) M. PARIS signale plus loin que Louis et Berthe GRAS furent arrêtés au début de 1944 et moururent en déportation



Maquis de Saint Pons :
hiver 1943-44
Le moment du casse-croûte
(Cliché X..)

LE MAQUIS DE LA BESSONNE (Condorcet)

Léo Rostand décrit ainsi ses premières journées passées avec les maquisards du Pays Nyonsais en août 1943.

"A l'issue d'un stage de formation militaire que j'ai effectué sur le Plateau de Combovin pendant la dernière quinzaine d'août 1943, je dois me rendre à Taulignan chez Louis Gras. Je me présente donc à lui le 2 septembre 1943 en donnant "*le mot de passe*" et je rencontre bientôt Marc.

"La mission de Marc, qui me dit être agent de liaison, est de m'accompagner jusqu'au maquis où j'ai été affecté suite à mon stage. Nous quittons donc Taulignan en fin d'après-midi et après avoir traversé le Lez à hauteur de Montbrison, nous nous dirigeons vers la montagne de la Lance. A la nuit tombée, nous faisons halte dans une bergerie et le lendemain 3 septembre, au lever du jour, nous reprenons notre marche à travers bois et taillis. Vers midi, après un parcours souvent difficile, nous arrivons enfin à la ferme de la Bessonne dont Marc m'a longuement parlé au cours du trajet. C'est un bâtiment, en mauvais état à simple rez-de-chaussée avec grenier, au milieu de champs incultes où survivent quelques plants de vigne et arbres fruitiers.

"La Bessonne est située dans une sorte de petit cirque dominé de trois côtés par les montagnes environnantes, s'ouvrant au sud par un étroit passage vers la vallée de Saint Pons, hameau de Condorcet.

"Le lieu me paraît relativement caché et assez difficile d'accès. Je me souviens avoir parcouru cette vallée, il y a deux ou trois ans, en compagnie de mon ami Freddy TONDEUR pour "*nos recherches géologiques*" et nous avons toujours ignoré l'existence du site de la Bessonne que je découvrais donc...

"Dès notre arrivée, MARC me présente à ALAIN qui est le chef du groupe installé depuis trois mois environ à la Bessonne et à son adjoint JEAN. Je deviens Léo car, dans le camp sont seuls utilisés nos prénoms ou surnoms par mesure de sécurité. Ce sont mes premiers contacts avec les "*habitants*" de la Bessonne. Ils sont là une douzaine de grands garçons et de jeunes hommes qui m'accueillent avec sympathie car MARC est bien connu et apprécié de tous car, en sa qualité d'agent de liaison, il est le trait d'union avec le "*monde extérieur*" pour ce qui concerne les petites fournitures (savonnettes, brosses à dents, livres, etc...) et surtout le courrier avec les familles et les fiancées.

"Je remarque que mes nouveaux compagnons ont sur eux des vêtements très divers et que certains portent des parties d'uniformes des Chantiers de Jeunesse. Ils n'ont pas d'armes apparentes.

"Je fais bientôt plus ample connaissance avec eux : RENÉ le Cuistot dit le MARIN, GUY, ROBERT, GABY, PIERRE, FRANÇOIS, ALEX,... J'apprends qu'ils sont d'origines sociales variées : élèves d'Ecoles Militaires, ouvriers, étudiants, paysans... Ils viennent de régions plus ou moins éloignées : Lyon, Paris, Avignon, Nîmes, Sète, Tours, mais bien peu sont Drômois et je constate que je suis le seul représentant du pays nyonsais. J'apprends également ce dont je me doutais un peu, que mes camarades sont,

pour la plupart, des déserteurs des chantiers de Jeunesse comme moi, ou des réfractaires au S.T.O. (Service du Travail Obligatoire en Allemagne).

"Il m'est indiqué une place dans le grenier pour ranger mon sac et dormir – le couchage est prévu à même le plancher recouvert d'un peu de paille, –ainsi qu'une source, en contrebas de la ferme, seul point d'eau à notre disposition pour les besoins de la cuisine, de la toilette et de la lessive.

"Bientôt c'est la "soupe" prise en commun, au cours de laquelle le chef ALAIN rappelle les consignes en cas d'alerte ou d'attaque. Ce rappel est à l'ordre du jour lors de "l'arrivée" de tout "nouveau". En résumé il est demandé à chacun d'être d'une constante vigilance et de signaler immédiatement aux chefs tout ce qui paraît anormal ou suspect, de tenir le sac et le matériel dont chacun est responsable, prêts à être emportés...Enfin sont données les instructions particulières valables pour celui qui assure chaque matin la "garde à l'aube".

"Je me souviens de ma première "nuit" de garde. Dès le lendemain de mon arrivée à la Bessonne, je dois assurer la sécurité du camp au moment considéré, alors comme le plus critique : les deux heures qui précèdent et suivent le lever du jour. A l'heure convenue, j'occupe le poste de surveillance situé à une centaine de mètres au-dessus de la ferme sur le sentier qui mène au Col Bessonne, qui, au nord, s'ouvre vers la vallée de Teyssières. Ce sentier d'où la vue s'étend jusqu'au vallon qui descend vers St-Pons, est le chemin de repli prévu en cas d'attaque venant de la direction de Condorcet. Le signal d'alerte est une série de coups de sifflet.

"J'écoute dans le clair obscur de l'aube, en tentant de les identifier tous les bruits pouvant paraître anormaux ou insolites. Des bruits, j'en perçois : vol lourd d'un oiseau nocturne en chasse, passage d'un lièvre ou d'un lapin regagnant son gîte ou son terrier, caillou se détachant de la colline de marne voisine minée par les récentes pluies.

"Je ne suis pas très rassuré ; je pense à la responsabilité qui m'incombe. Mais rien ne se passera au cours de cette première garde. Lorsque le soleil commence à s'élever à l'horizon, je descends rejoindre mes camarades qui prennent le déjeuner matinal : une gamelle de soupe de farine de blé.

"Dans l'après-midi, je participe à une corvée de ravitaillement. Nous descendons à quatre dans la vallée de St Pons en empruntant le sentier qui longe le ravin. Au pont du Marnas nous tournons à droite et reprenons la route qui monte au hameau. Nous la suivons une centaine de mètres et nous arrivons dans la ferme de Stanislas GRAS, paysan d'une cinquantaine d'années qui nous accueille avec son fils Marcel qui est de notre âge.

"La ferme GRAS sert de relais pour le ravitaillement et "l'information" de notre groupe. Nous chargeons dans nos sacs le pain, les navets, les carottes et la farine de blé destinés à notre nourriture. Après avoir bu le verre de vin habituel, nous reprenons rapidement le chemin du retour au camp. En effet, il faut éviter de se faire remarquer en musardant sur le trajet, car notre sécurité et surtout celle des paysans qui nous aident, sont en jeu.

"Au cours des jours suivants, nous devons faire face à de gros problèmes car le toit de notre ferme est dans un tel état de délabrement qu'il ne permet plus de nous abriter des

premières pluies d'automne qui, poussées par le vent, pénètrent de partout dans le grenier et l'écurie qui nous servent de "dortoirs".

Souvent après une nuit d'orages, nous devons, dès que le soleil paraît, faire sécher nos couvertures et tous nos effets. Comme nous ne sommes pas riches en vêtements, la Bessonne présente alors presque l'aspect d'un camp de nudistes !



Poste de garde au maquis de Saint Pons - Janvier 1944 - (cliché X...)

C'est à cette époque que nous recevons la visite du Lieutenant PIERRE qui m'est présenté comme le chef responsable de la Résistance dans le Nyonsais et de trois maquis, dont le nôtre, qui sont la structure militaire de celle-ci.

"Il est accompagné de Marc. Il profite de son passage pour faire ma connaissance, mais il est venu surtout pour constater nos difficultés de "logement" car celles-ci ne peuvent que s'aggraver avec l'hiver qui s'annonce. Je comprends qu'un déménagement est envisagé.

"Lorsque nous voyons, le lendemain matin, le Lieutenant PIERRE repartir en compagnie du chef ALAIN et de MARC, nous pensons qu'ils vont à la recherche d'un nouvel emplacement pour notre camp.

Dans l'attente de ce déménagement, la vie continue à la Bessonne : corvées diverses, gardes, marches dans la montagne pour conserver la forme, exercices qui n'ont de militaires que le nom... mais le Lieutenant PIERRE nous a laissé espérer que nous aurions des armes... bientôt."

L. Rostand

MAQUIS A.S. DU BARNIER (MAQUIS PIERRE)**Camp N°3****Saint-Ferréol-Trente-Pas - Printemps 1943**

Noms, prénoms	Adresse des parents	Profession des parents
ARNOLD Ernest	20 rue du Chemin de fer, Strasbourg, Koenigshoffen	Employé
BARNOUIN Aimé	Visan (Vaucluse)	Cultivateur
BASTIER Paul	Confolens (Charente)	Restaurateur
BOISDON Abel	St Ferréol (Drôme)	Cultivateur
BONTOUX Roger	St Ferréol	Cultivateur
BORDE René	Confolens	Employé
BRONTER Roger	Vaunaveys (Drôme)	Cultivateur
CHAIX Edouard	Valréas	Cultivateur
CROISARD André	Confolens	Employé
FERRARD Daniel	Roquebrune s/ Argens (Var)	Cultivateur
FRANÇON Lucien	Rousset	Cultivateur
GEMENS Maurice	Chamaret (Drôme)	Cultivateur
GIRARD Edmond	St Uze (Drôme)	mère seule
GREFFE Henry	St Uze	Bains douches
* LEMAIRE Georges	Aulnay s/s Bois (S.et O.)	mère seule
MICHEL Aimé	Taulignan	Cultivateur
MINOT Gaston	Vaunaveys (Drôme)	Cultivateur
MOROT Paul	Pernes-les-Fontaines(Vse)	Cultivateur
PHIALIP Raymond	Confolens	mère seule
POINTIER René	St Germain de Confolens	Cultivateur
ROUX André	St Ferréol	mère seule
RICAVY Jean	20 rue Pardessus -Digne	S.P.
SAUREL Paul	St Ferréol	père seul, cultivateur
SAYERLE Jean	Chem. des alexis- Montélimar	mère seule
SERVAN Albert	St Ferréol	Cultivateur
TEDESCHI Raymond	Visan	Entrepreneur/ maçonnerie
* BARALLON René	Lyon	

* FUSILLÉS à ALLAN le 30 MARS 1944

LE PREMIER PARACHUTAGE D'ARMES SUR LE NYONSAIS – 13 Octobre 1943

Le lieutenant Pierre CHALLAN-BELVAL, responsable des Maquis PIERRE, déjà cités, relate ainsi les circonstances du premier parachutage d'armes anglaises réceptionné dans le Nyonsais :

"Le 13 octobre 1943, je me trouve pour la soirée chez le Docteur BOURDONGLE à Nyons. La BBC, après avoir donné en français les dernières nouvelles du front russe, commence à énumérer les messages personnels : "Trois amis viendront ce soir... La forêt est pleine d'embûches ... Le pastis est à l'eau" ... et c'est brusquement : "Pierre, attention à ce soir".

"Nos coeurs se mettent à battre : c'est en effet le message annonçant le parachutage que nous attendions depuis deux mois. Les nuits de pleine lune passaient sans rien apporter et nous commencions à trouver le temps long...

"Immédiatement c'est le branle-bas de combat.

"M. André GIRARD, viticulteur au Coriançon et l'un des responsables civils de la Résistance Nyonsaise a, comme nous, écouté la radio anglaise. Le parachutage doit s'effectuer dans le lit de la rivière de l'Eygues, en plein coeur de son domaine. Quand nous arrivons chez lui la petite équipe, qui doit nous aider à assurer la sécurité de l'opération, est déjà là.

"La "dopping-zone" choisie dans l'Eygues, presque à sec à cette époque, est prête à être balisée en fonction du vent par la barre d'un T lumineux réalisé par des lampes torches braquées vers le ciel. Vers dix heures, avec l'apparition de la lune, une attente anxieuse commence... Viendront-ils ? Bien souvent nos espoirs issus des messages avaient été déçus. Survoler la France depuis les côtes de la Manche, déjouer la DCA ennemie pour atteindre la Drôme, représente une opération pleine de risques.

"C'est vers minuit qu'un ronronnement lointain, venant du Nord, réveille notre anxiété. S'agit-il d'un appareil allemand, ou est-ce celui que nous attendons, annoncé par la radio de Londres ?

"Le bruit s'amplifie. L'avion suivait la vallée du Rhône... Nous le situons vers Montélimar, puis il semble continuer vers le sud : le bruit s'éloigne peu à peu... Mais brusquement le ronronnement se rapproche, s'amplifie. Plus de doute, l'avion a viré de bord et vient vers nous.

"Nous allumons nos lampes torches. L'avion fait un large arc de cercle, nous survole à une centaine de mètres d'altitude et largue un premier lot de six parachutes multicolores. Il fait un deuxième passage et six nouveaux parachutes tombent dans un mouchoir de poche !

"Nous regardons, pleins d'émotion ces amis inconnus, venus d'Angleterre, de la France libre...

"La lune éclaire comme en plein jour, et nous voyons distinctement le pilote nous faire un grand geste de la main... Puis l'avion s'éloigne vers le Nord.

"Nous nous affairons pour ramasser les containers, camoufler les parachutes. Une grande cuve à vin sert de cache provisoire. Il n'y a malheureusement pas d'armement lourd, seulement une centaine de mitraillettes, quelques pistolets Colt à barillet du type Western avec une certaine quantité de cartouches et des pains de TNT, explosif plastique d'un emploi facile, avec toute une série d'allumeurs variés, de crayons à retardement . Mais pas de fusils ni de fusils-mitrailleurs. C'est pour moi une déception..."

Et le Lieutenant Pierre de conclure : "cependant, ce parachutage près de Nyons, par une nuit claire, avait quelque chose de merveilleux... mais ne pouvait pas être renouvelé sans risques".

RESISTANCE ET DEPOT D'ARMES AU QUARTIER DES BLACHES A NYONS

Témoignages de Mme Yvette Poignet et Gabriel Laget

Mme POIGNET : "J'étais alors institutrice à l'école des Blâches (actuellement ferme Augier, à 2,5 km de Nyons) ; mon mari, André, adjudant d'aviation, était moniteur aux chantiers de jeunesse, son groupe était situé aux Rieux dans l'ancienne fabrique de soie.

Nous avons été contactés par nos amis TENA de Montségur (Mme TENA et moi étions amies d'enfance) pour nous joindre au mouvement de résistance que M. TENA organisait dans la région. Ayant accepté, nous fûmes mis en contact avec BUFFAVEN, MAURENT, GIRARD de Nyons et plusieurs fois, nous avons hébergé le Capitaine PIERRE, chef de l'armée secrète. A plusieurs reprises également, des réunions clandestines se tinrent, la nuit, à mon école bien isolée dans les bois.

Mon mari a pu créer un mouvement de résistance à l'intérieur des chantiers de jeunesse, prenant notamment contact avec les officiers et sous officiers, en particulier avec le lieutenant DIDIO et d'autres dont j'ai oublié le nom.

Nous fumes particulièrement chargés de réceptionner des armes qui nous parvinrent transportées par 2 camions conduits par F. MAURENT et A. GIRARD. D'où venaient-elles ? je l'ignore. Elles furent rangées dans des caisses fabriquées à la menuiserie des chantiers des Rieux dont mon mari était responsable et ensuite transportées de nuit, et cachées par nos voisins G. LAGET et E. LAPEINE. Dans une cache près de l'Ecole, nous conservions des pains de plastic ; notre grenier servait également d'entrepôt pour le matériel "récupéré" sur les chantiers (couvertures, ponchos, souliers) et transportés à l'école cachés sous de vieilles planches pour être ensuite distribués aux maquis. "Daniel" faisait généralement la liaison entre ces derniers et nous - j'appris par la suite qu'il avait été tué (à Allan, le 30/3/44 -NDRL) ce qui me fit beaucoup de peine car c'était un garçon sympathique.

Je conserve vivace le souvenir de l'existence troublée par des alarmes continuelles que nous menions alors."

FORCES FRANCAISES INTERIEURES

Secteur Drôme-Sud

3^e Bataillon

E.M. 2.

Je soussigné : Paul MAJOREAU, sous-préfet de NYONS, ancien chef de secteur de l'A.S. pour le Nyonsais et les Baronies et Chef du 2^e Bureau du 3^e Bataillon F.F.I. du Secteur SUD-DROME (Jean-Paul).

certifie sur l'honneur que l'Adjudant POIGNET andré qui était maître moniteur aux Chantiers de Jeunesse à NYONS, a appartenu, dès Septembre 1943, à la section locale de la Résistance.

Il a, à ce titre dans la clandestinité fait montre de la plus grande activité et du dévouement le plus grand, recrutant des volontaires, constituant une équipe de parachutage, et entreposant chez lui des armes, des équipements et du matériel de tout ordre qui furent extrêmement précieux au jour de l'insurrection.

A partir du 6 Juin, appartient comme agent de renseignement au 2^e Bureau et fournit en cette qualité, des renseignements qui furent très utiles pour mener à bien les opérations entreprises par les F.F.I. dans la région. Jusqu'au jour de la Libération. Chargé particulièrement d'effectuer des liaisons dans le secteur d'ORANGE et d'AVIGNON contrôlés par les Allemands s'est acquitté, avec intelligence et courage de chacune des missions qui lui ont été confiées.

L'Adjudant d'Aviation POIGNET qui est sous-officier d'active, compte 12 ans de service et 610 heures de vol. Son action dans la Résistance, soit dans la clandestinité, soit au grand jour, dès que l'insurrection fut déclarée dans le N Nyonsais; l'intelligence et le dévouement avec lesquels il remplit chacune des missions qui lui sont confiées au titre du 2^e Bureau, lui donnent droit à une légitime récompense. Il remplit, par ailleurs, toutes les conditions nécessaires pour faire un excellent officier.

J'ai l'honneur, en conséquence, de le proposer pour le grade de sous-lieutenant.

OPIE CERTIFIEE CONFORME A L'ORIGINAL

ORANGE, le

Le Commandant VIEUGROT
Chef de l'Annexe du C E V.

P.C., le 2 Août 1944

signé Paul MAJOREAU

Etats de service d'André POIGNET établis par un Sous Préfet résistant Paul MAJOREAU.

G. LAGET, quartier Château Rian : "A la demande de Monsieur POIGNET, j'acceptai de constituer un dépôt d'armes chez moi dans l'hiver 1943-44. Nous transportâmes armes et munitions, de l'école des Blâches à ma ferme, dans mon tombereau dont les roues avaient été entourées de sacs de jute. Plusieurs voyages nocturnes furent nécessaires.

La cachette que nous utilisâmes, dans un premier temps était la grotte qui relie la ferme de M. DAVIN de Mirabel (dont Edouard LAPEINE était le fermier) et la mienne, grotte creusée dans le safre pour amener l'eau. Elle avait un passé clandestin puisqu'elle avait servi autrefois à la fabrication d'allumettes de contrebande – les ouvertures avaient été murées et masquées par de la terre. Mais cette cache pouvait être connue des services de renseignement allemands, aussi nous finîmes par enterrer les caisses d'armes dans mon jardin.

Le dimanche 4 juin 1944, le camion d'André GIRARD devait venir les chercher, nous les avions déterrées la nuit précédente A. POIGNET, Edouard LAPEINE et moi pour les entreposer ensuite sous une bâche dans ma remise. Après ce travail nocturne, nous apprécîames le casse-croûte que ma femme nous avait préparé.

Ce dimanche-là, il ne fut pas question de venir chercher ce matériel dangereux, les Allemands étaient en effet à Nyons et gardèrent le pont Roman, le pont de Sauve et probablement le pont de Mirabel, je me souviens d'avoir passé une bonne partie de la journée à ramasser des cerises au bord du chemin des Blâches, prêt à m'enfuir avec les miens, dans les bois proches si les Allemands se manifestaient – ils firent, à ce que j'appris plus tard, une incursion dans la vallée de Ste Jalle. – Heureusement, rien ne se passa, mais la nuit suivante nos alarmes reprurent en entendant des bruits et des voix en dessous de ma ferme. C'étaient des Bohémiens à la recherche de plusieurs de leurs chevaux qui s'étaient échappés.

Le mardi 6 juin, on vint chercher les armes destinées à être distribuées aux maquis qui entraient en insurrection. Je me souviens particulièrement que la route de Mirabel était coupée au niveau du Gros chêne par des arbres abattus, ce qui me gêna considérablement pour rentrer les foins que j'avais sur Mirabel."

(Incorporé dans la compagnie MATOUT, G. LAGET participe aux combats de la libération dans les secteurs de Grâne et Sauzet.)

ATTAQUE DES MAQUIS DE LA LANCE

A – Le maquis A.S. : Témoignage du Lieutenant Challan-Belval

"... Quelques jours après avoir installé le maquis de la Bessonne, un événement imprévu vint quelque peu bouleverser mon existence.

L'effectif des camps de la Lance était devenu si important que la discipline s'en ressentait et que le ravitaillement devenait difficile.

J'avais donc décidé de créer un maquis supplémentaire dans la région de Saint Ferréol. Un jeune aspirant de l'armée d'armistice venait de me rejoindre. Je me proposai de lui en confier le commandement.

Vers la mi-juin, je rejoignis avec lui le camp de la Lance. Nous devions en repartir le lendemain matin avec un détachement d'une vingtaine de maquisards pour les installer à Saint Ferréol.

Peu confiant dans la vigilance de nos sentinelles, j'avais vérifié le soir, et dans la nuit les différents postes de garde. Malgré cela, au petit jour, nous nous retrouvâmes encerclés par un escadron de gardes mobiles.

Nos veilleurs avaient dû s'endormir.

Questionné sur les raisons de ma présence dans ce maquis, j'affirmai être un simple touriste, mais l'explication dut être insuffisante et le soir, je me retrouvai enfermé à la prison de l'Evêché à Marseille.

Quelques truands qui ne cachaient pas leurs activités : attaques à main armée et autres, me tenaient compagnie. Ils furent d'ailleurs des compagnons sympathiques m'appelant "Maquis", me passant la cigarette dont chacun tirait une bouffée, et partageant les colis qui leur parvenaient.

Ils racontaient leurs coups, préparant leur défense et se concertant devant moi avec une absence totale de discrétion qui me sidérait.

Les punaises qui par centaines peuplaient les bas flancs de bois sur lesquels nous dormions étaient des compagnies moins agréables. Je n'en dormais pas moins du sommeil du juste.

Cette situation inconfortable se serait prolongée si un des officiers des gardes mobiles qui m'avait arrêté ne m'avait reconnu. Il avait été E.O.R. à Saumur pendant que j'effectuais mon cours de sous-lieutenant d'active. Il s'arrangea pour me faire évader et un matin, je me retrouvai dehors.

Assez heureux de ce dénouement, je rejoignis la Drôme. La majeure partie des maquisards arrêtés avait sauté du train qui les emmenaient en Allemagne mais peu d'entre eux rejoignirent à nouveau le maquis.

La majorité préférant se camoufler sans risque dans les fermes.

Cette aventure me confirma dans l'idée que notre action exigeait plus de discrétion et qu'il ne fallait conserver dans le maquis que les garçons dynamiques, décidés à se plier à une certaine discipline..."

B – Le maquis F.T.P.F. Récit de Lucien ROURE

"Jeudi 1er juillet 1943. Je suis de garde de 4 à 6 heures du matin avec un copain. Il y a à peine un quart d'heure que nous avons pris la relève quand nous apercevons une colonne de lumières arriver au village de La Roche Saint Secret, venant de la direction de Dieulefit. Nous trouvons cela étrange car, vu le couvre-feu les nuits sont calmes. Nous écoutons et observons attentivement quand, tout à coup, en direction de Taulignan, un nouveau chapelet de lumières semble venir vers nous.

"J'envoie tout de suite le copain avertir au cantonnement et faire dire à mon ami JO de préparer mon sac et, bien sûr, de venir m'avertir au moment de décrocher.

"Resté seul, je suis sur le chemin d'arrivée à la Bergerie et je surveille attentivement les alentours. J'entends des ronflements de moteurs venant de la vallée. Les lumières ont disparu, cachées par les collines. Le temps passe, je le trouve long. Il est cinq heures, le jour va se lever. Je me blottis dans le bois serrant mon fusil armé, prêt à tirer s'il y a danger. Cinq heures et quart : je m'étonne

que l'on ne soit pas venu me récupérer ; pourtant je sais que mon copain JO ne m'oubliera pas. Tout à coup, à ma gauche, côté Est, j'entends casser des branches et des bruits de voix. Aussitôt je prends la remontée côté opposé de la clairière afin d'avertir le camp. Je cours vite, à mi-chemin, je m'arrête pour reprendre haleine et j'écoute : les bruits sont bien distincts et les voix aussi : il me semble qu'on parle italien. Serions-nous attaqués par les Italiens qui ont fait une "virée" dans le Vercors il y a trois semaines environ ?

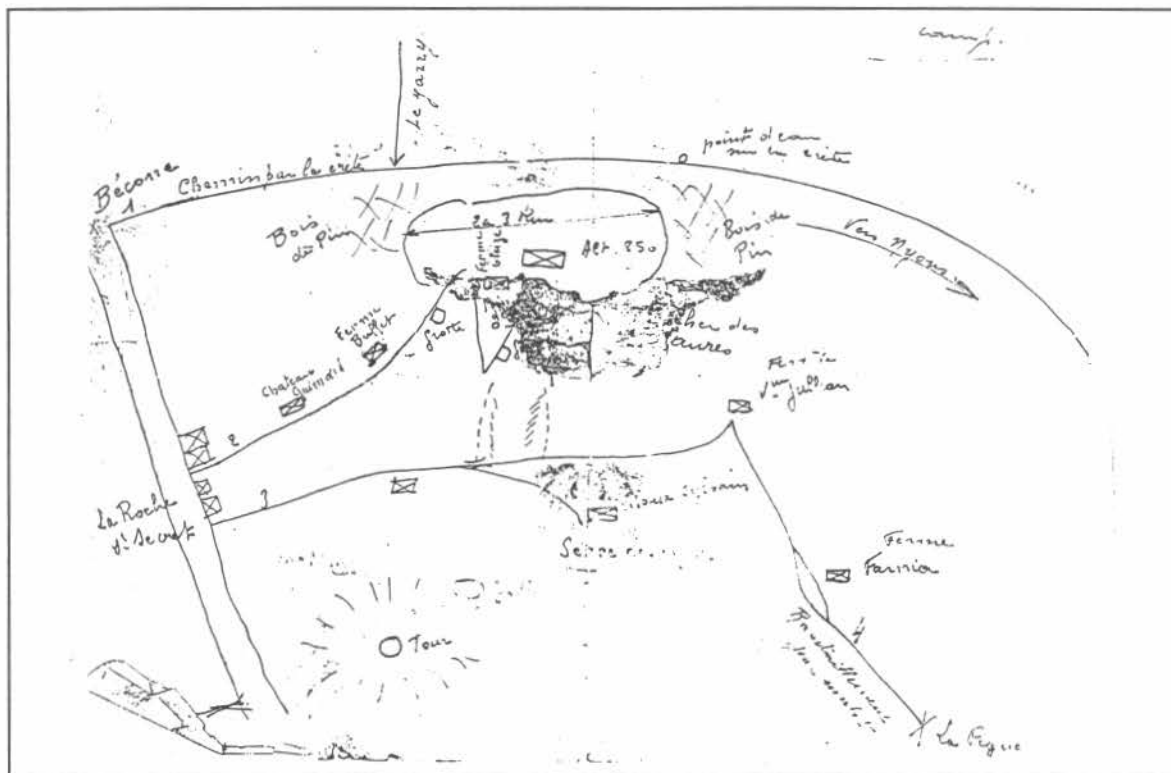
"Je reprends aussitôt la montée pour arriver avant eux au camp. Il fait bien jour maintenant. en m'approchant, je vois distinctement des gars avec de gros sacs et je reconnais nos camarades du camp inférieur qui viennent nous rejoindre afin de décrocher ensemble. Les voix italiennes n'étaient autres que celles des deux amis espagnols. J'aime mieux ça !

"A la Bergerie, les sacs sont prêts, on veut emporter le maximum. Un coup de feu claque dans le lointain. Aussitôt, chargés comme des mulets, nous prenons la direction Nord-Est à

travers bois, en contournant la montagne. Il est 5h.30.

"A 7h. 30 nous faisons une pause. On mange un peu, on se débarrasse de ce dont on a le moins besoin. le brouillard envahit la montagne, on repart. A 9h.30 nouvelle pause à la lisière de la forêt. Il y a toujours un peu de brume. En amont nous apercevons cinq silhouettes. Est-ce nos poursuivants ? Ils vont dans la même direction que nous : ils ne nous ont pas vus. On repart en se faufilant à travers la forêt. Nous traversons une partie de forêt récemment brûlée. Nous en sortons complètement noirs, comme des Sénégalais! Nous faisons une nouvelle halte, il est 12h.30, nous mangeons et nous nous reposons jusqu'à 16 h.

"A 17h. nous arrivons en vue d'une ferme, nous nous installons et établissons de suite un tour de garde. Nous devons être au Sud de Teysières. Après avoir passé la nuit entrecoupée de gardes, nous nous réveillons : nous sommes le 2 juillet - on fait une toilette - ce n'est pas du luxe ! Notre moral est bon, mais nous ne nous sentons pas en sécurité.



Une attaque minutieusement préparée par des gens bien renseignés. - Document trouvé sur le terrain (au verso papier en-tête de la Milice Française - secrétariat Départemental des Bouches du Rhône - 84 86, rue Chape-Marseille)

EVENEMENTS SURVENUS FIN NOVEMBRE 1943 à L'Estellon et à Nyons

Le 27 novembre 1943 à l'aube, conduite par un traître, une forte colonne de soldats allemands investit le maquis de la Charbonnière, situé sur la Commune de Chaudebonne – l'Estellon. Cette opération est un échec, car, par chance, les occupants de ce camp, dont j'étais, l'avaient abandonné, pour raison de sécurité, quelques heures avant l'attaque. Furieux les soldats incendient notre ancien cantonnement et la ferme de M. DUCOL, notre plus proche voisin et ami, toujours prêt à nous rendre service. Celui-ci est arrêté et interrogé avec une extrême brutalité car les Allemands veulent savoir où sont passés les "terroristes". Il ne peut nier notre existence, car le traître est là pour confirmer notre récente présence.

Le Maire de la commune, M. NAUD, est également interpellé et il lui est reproché de n'avoir pas dénoncé les "Terroristes". Tous les deux seront emmenés et déportés. Ils mourront pendant leur séjour dans les camps de concentration.

De retour de l'Estellon, les Allemands, toujours guidés par le traître, font halte à Nyons. Ils réussissent à arrêter M. Maurent qui est un des responsables de la Résistance locale, s'occupant en particulier du ravitaillement des Maquis. C'est par la filière dont il est une des chevilles ouvrières que le traître, déjà cité a pu se glisser dans notre camp et gagner notre confiance.

M. MAURENT, dans des conditions surprenantes, presque incroyables avec un courage et un sang froid exemplaires, peut fausser compagnie aux policiers allemands. Il arrive, profitant d'un moment d'inattention, à s'enfuir et à se cacher, menottes aux mains, dans un égout de la ville. Après de longues recherches infructueuses, les Allemands quittent Nyons, mais on peut penser qu'ils ne resteront pas sur ce deuxième échec et qu'ils reviendront.

Effectivement, dès le lendemain matin, 28 novembre, les Allemands sont de nouveau à Nyons. C'est vers la maison des Maurent qu'ils se dirigent.

Par un malheureux hasard, deux gendarmes de la Brigade locale, MM. GUY et BOES sont à ce moment-là chez les MAURENT pour enquêter sur ce qui s'est passé la veille.

Voyant arriver la Gestapo, peut-être un peu "paniqués" – on le serait à moins, car on peut se souvenir du sentiment de terreur qu'accompagnait les interventions "musclées" de ces policiers – les gendarmes quittent l'appartement et s'engagent dans le jardin mais celui-ci est déjà cerné par les soldats qui ouvrent immédiatement et sans sommation le feu : GUY est tué, BOES grièvement blessé.

Peu de temps après, la Gestapo abandonne les lieux en emmenant Mme MAURENT qui sera déportée au camp de Ravensbrück et seulement rentrée en France en mai 1945 après 18 longs mois de douloureuse et inhumaine détention.

Pendant la journée du 29 novembre sont distribués à Nyons et dans les communes des environs des tracts, imprimés dans la nuit à Aubres, indiquant les circonstances du meurtre par les "Boches" du gendarme GUY et invitant la population à assister nombreuse à ses funérailles le

lendemain 30, après midi. Une souscription publique, pour l'achat de fleurs et pour apporter une aide à la veuve est ouverte.

Le 30 novembre, une foule imposante, des témoins parlent d'environ quatre mille personnes, se presse devant la gendarmerie. Lorsque le cortège s'ébranle vers l'Eglise, le corbillard est chargé de fleurs.

Après la messe de funérailles, célébrée avec émotion par le curé CORREARD, dont les attaches avec la Résistance sont connues, le cortège traverse la ville pour se rendre au cimetière où l'inhumation est faite en présence des autorités.

Alors que la foule, qui a participé à l'enterrement, regagne lentement et tristement le centre ville, à hauteur de la coopérative oléicole, un coup de feu se fait entendre : M. Henri GUIRONNET, membre d'un maquis FTP des environs, vient d'exécuter un milicien notoire de Nyons dont la culpabilité dans des dénonciations de patriotes allait être démontrée – si besoin en était – par le découverte, à son domicile, d'une liste de onze Nyonsais résistants. Sa mission accomplie, GUIRONNET s'enfuit en direction de la rivière. Il est aussitôt poursuivi par les G.M.R. (Groupes Mobiles de Réserve) qui avaient assuré le service d'ordre au cimetière. Alors qu'il cherche à se dissimuler dans le lit de l'Eygues, il est abattu brutalement.

En début de soirée, une patrouille de l'armée allemande arrive à Nyons par la route de Mirabel. Ayant traversé le Pont Roman, elle se dirige, en suivant la grand'rue, vers le centre ville en interpellant les personnes rencontrées qui sont rassemblées au café de la Bourse. Sous surveillance pendant un long moment, elles sont enfin relâchées, sans autres violences et les soldats regagnent leurs véhicules et quittent Nyons.

Le 3 décembre ont lieu les obsèques d'Henri GUIRONNET auxquelles assistent, dans le silence et la tristesse, de nombreux Nyonsais rendant ainsi un hommage mérité à ce courageux Patriote.

Pour conclure l'évocation ainsi faite très brièvement, d'une des pages tragiques de l'histoire récente du pays Nyonsais, je pense devoir rappeler que le traître CASEAUX, qui s'était infiltré dans notre maquis pour organiser plus facilement sa destruction, responsable direct de ces tristes et douloureux événements, sera arrêté peu après la Libération grâce à la diligence efficace de M. Félix MAURENT, sera condamné à mort par une Cour de Justice et abattu, peu de temps après par un gardien de prison à l'occasion d'une tentative d'évasion.

L. Rostand

UNE FIGURE DE LA RÉSISTANCE LOCALE

Felix MAURENT

Distillateur à Nyons, il s'engagea dès le début de 1943 dans la Résistance locale, jouant un rôle actif dans l'organisation et le ravitaillement des maquis. Il fut dénoncé par CASEAUX et arrêté par les Allemands le 28 novembre 1943, mais il eut la présence d'esprit de s'évader par l'égout proche de son domicile ; quelques heures plus tard, Henri ROCHE et Paul BERNARD (ce dernier maçon et futur déporté) le délivrèrent de son inconfortable position. Conduit à la quincaillerie de Monsieur SOULIER, ce dernier le débarassa de ses menottes.

Par contre, son épouse Emilie fut arrêtée le lendemain et déportée à Ravensbrück dont elle ne reviendra qu'en juin 1945 après 18 mois de souffrances.

Après son évasion, F. MAURENT continua son action de résistance, sous le faux nom de Fernand MOURIER, herboriste, dit "Fernand le barbu", allant de planque en planque !

Il participa à la libération de Valence où il fut d'abord nommé lieutenant F.F.I. à la prévôté, puis à d'autres fonctions et il ne fut démobilisé que le 15 août 1945.

Renseignements fournis par J. DEMESY, sa fille.

N° 83475 Série: H
PRÉFECTURE DE LA DROME

CARTE D'IDENTITE



Nom: *Mourier*
 Prénoms: *Fernand Emilie*
 Né le: *23 Juin 1899*
Boulon
 Depart: *Var*
 Prof: *Couturier Herboriste*
 Domicile: ** Dieulefit*

Empreinte digitale

Signature du titulaire



Taille: *1 m 75*
 Cheveux: *gris-mauve*
 Moustache: *grise*
 Yeux: *gris*
 Signes particuliers: *neut*

Nez: *aquilin*
 Forme Générale du visage:
ovale
 Teint: *mat*

A VALENCE, le *22 AVR 1944*
 le Préfet de la Drome:
 de Division délégué.




Fausse carte d'Identité de F. Maurent

Pour le mémorial de l'oppression

CIRCONSTANCES DE LA MORT TRAGIQUE du Docteur Jean Bourdongle de Nyons

Le dimanche 19 mars 1944, à 6 h. 30 du matin, une trentaine de soldats allemands et, parmi eux, des civils portant pantalon golf vert et blouson cuir des chantiers de la jeunesse, après avoir cerné de toute part l'immeuble no 3 de la Place Carnot à Nyons, demeure du Docteur Bourdongle, procédèrent à l'arrestation de ce dernier.

Après avoir fouillé de fond en comble son appartement et interrogé son épouse qui s'était réfugiée chez nous avec son jeune enfant, ils le conduisirent dans la salle des mariages de la Mairie de Nyons, où, aux dires des voisins qui entendirent la discussion et les cris de douleur, il fut interrogé et torturé.

A 8 heures précises, il fut placé dans une voiture de ces messieurs qui stationnait là et il quitta Nyons avec eux, suivi peu de temps après d'une colonne de 200 à 250 soldats (9 camions précédant une auto mitrailleuse et trois canons de 37. (A noter : tous les véhicules portaient les lettres minéralogiques de l'Ardèche AT, sauf une qui portait les lettres du département du Rhône PF).

Dès le départ de la Mairie de Nyons, la dame FER, femme du garde champêtre, habitant l'immeuble communal constatait une large flaque de sang sur le parquet de la salle, flaque attestant bien les cruelles tortures infligées au Docteur, par ses bourreaux, dans ce local.

Ce sang a été aussitôt lavé par cette femme.

Le soir, vers 16 heures, l'artillerie repassait à Nyons et prenait la direction d'Orange, alors que d'autres véhicules et notamment les voitures des officiers prenaient la direction de la route de Montélimar.

Vers 22 heures, alors qu'il faisait nuit, les camions chargés de soldats chantant à tue-tête, traversaient Nyons, tous phares allumés et se dirigeaient eux aussi vers Montélimar.

Nous savions bien que quelque chose d'affreux s'était passé à côté de Saint Pons, mais nous ignorions exactement quoi.

Pour le Docteur, quelques-uns croyaient qu'il avait été comme la première fois le 21 janvier 1944, emmené à Montluc, certains prétendaient même l'avoir vu dans une des voitures automobiles qui s'étaient dirigées vers Montélimar vers 16 heures. D'autres, et j'étais de ceux là, se doutaient bien de ce qui avait pu lui arriver, mais tout cela n'était que des suppositions, puisque rien d'officiel n'était venu nous fixer.

Ce n'est que le lendemain 20 mars 1944, vers 13 heures que j'apprenais que le Docteur Bourdongle avait été fusillé la veille et que son corps se trouvait avec deux autres martyrs contre le mur de l'école communale de Saint Pons.

Je partis immédiatement sur les lieux de l'exécution avec le Docteur Causse de Nyons et une parente. Là, nous trouvions, en effet, le Docteur Bourdongle et ses deux malheureux compagnons, horriblement défigurés.

Après une mise en bière sommaire, nous ramenions son corps supplicié à l'hôpital de Nyons où sa toilette funèbre nous permit de constater qu'il était littéralement noir de coups et criblé de

balles. Au cours de mon transport sur les lieux du carnage, j'apprenais de la bouche même du Maire de Condorcet, apeuré par la sauvagerie des événements qui venaient de se dérouler, que les individus qui s'étaient emparé du Docteur BOURDONGLE à Nyons, avaient arrêté à leur arrivée à Condorcet, Bertin MONTLAHUC, négociant et un nommé LONG, maçon, qui se trouvait chez ce dernier et qu'après avoir fouillé et pillé la maison, chassé sa femme et son jeune enfant, ils l'avaient fait sauter.

Puis, nantis de ces trois otages et après avoir tenté d'arrêter le boulanger, un nommé GRAS, la colonne s'engagea dans la vallée de Saint Pons, où elle tue dès son arrivée, un enfant de 12 ans, le jeune RASPAIL qui gardait ses chèvres dans le champs.

S'emparant du père GRAS, cultivateur en ces lieux, son fils Marcel ayant pu s'échapper, ils attaquèrent le camp du groupement des Chantiers de la Jeunesse n°33 où avait séjourné un Maquis, qui l'avait heureusement quitté quelques jours auparavant.

Après avoir incendié ce camp, fouillé et pillé les fermes attenantes, maltraité une courageuse jeune fille, la Demoiselle ESTEVE, bu et ripaillé, battu et torturé leur prisonnier, arrêté le père et le fils SILAN, ils mirent le feu à 5 fermes, firent sauter à la grenade plusieurs autres immeubles dont l'école du quartier, ils fusillèrent tout d'abord contre le mur de cette école les trois premiers martyrs : le Docteur BOURDONGLE, Bertin MONTLAHUC et le père GRAS, puis, plus bas contre le mur de la ferme de ce dernier, les trois autres : LONG, le père et le fils SILAN. Ces deux derniers furent en partie brûlés par les flammes qui s'échappaient de l'intérieur du bâtiment.

Puis laissant à la garde d'un certain nombre d'entre-eux le produit de leur pillage, ils se retirèrent, repus de mangeaille, ivres de vin et d'alcool, de sang et de carnage.

Le lendemain 21 mars 1944, vers 13 heures, quatre allemands, dont un se disant officier médecin major de l'armée allemande, vinrent au domicile mortuaire du Docteur, piller à leur tour le cabinet de tous les appareils médicaux, produits pharmaceutiques ou objets quelconques ayant une utilité ou quelque valeur.

Quelques instants après, un camion immatriculé également AT (Ardèche) chargé d'allemands remontait à Saint Pons pour charger et transporter le reste du butin et les animaux de ferme des propriétés incendiées.

Voici en bref, un résumé des douloureuses journées du 19, 20, 21 mars 1944.

J'ai vu l'arrestation du docteur, j'ai vu les corps des suppliciés sur les lieux du carnage, j'ai vu les fermes incendiées dont quelques-unes, à notre arrivée, brûlaient encore, j'ai vu les hordes barbares aller et revenir de leur expédition.

Je certifie l'authenticité de tous les faits ci-dessus exposés et je suis prêt à les affirmer sur serment si besoin était.

NYONS, le 5 février 1945.

Le Comité de rédaction n'a pu identifier l'auteur de ce témoignage reproduit tel quel.

In Mémoriam



Ceux qui pieusement sont morts pour leur Patrie,
Ont droit qu'à leur tombeau la foule vienne et prie.
Victor HUGO

19 MARS 1944 — Le temps est splendide. C'est Dimanche.
A 7 heures du matin une trentaine de soldats Allemands et, parmi eux, trois civils en uniforme des Chantiers de la Jeunesse, cernent l'habitation du Docteur Jean BOURDONGLE, Place Carnot, à AYOONS et procèdent à son arrestation. Emmené dans la Salle de mariage de l'Hôtel-de-Ville, il est interrogé et odieusement brutalisé.

Son appartement est fouillé, pillé et mis à sac.

A 8 heures précises, placé dans une voiture automobile, il est transporté dans la direction d'AUBRES, suivi peu de temps après d'une colonne Allemande de deux cent à deux cent cinquante hommes, précédant une auto-mitrailleuse et 3 canons de 37.

A AUBRES, la colonne se divise en deux groupes, le premier s'engage dans le vallon de Goutoître et le deuxième continue sa route sur les PILLES.

A 8 h. 30 le convoi stoppe à la Bonté, contôle les routes, alors que le détachement qui avait procédé à l'arrestation du Docteur BOURDONGLE, file à vive allure sur CONDORCET et encerle aussitôt l'immeuble de Berlin MONTLAHUC. Celui-ci avertit de la présence nazie, tente de se sauver, mais il est arrêté avec son camarade LONG Gustave, qui se trouvait chez lui. Sa femme est brutalement giflée par un milicien.

Le détachement se dirige alors en toute hâte vers St-PONS, emmenant avec lui les trois otages.

Stoppant à la ferme GRAS Stanislas, ils appréhendent aussitôt ce dernier et lui demandent où se trouve son fils MARCEL. Celui-ci leur déclare qu'il laboure un champ. Lui intimant l'ordre de les conduire, auprès de lui, un des miliciens présents, le-bouscule et le stoppe sauvagement.

Marcel GRAS, et son domestique PELAGATTI avertis, abandonnent les bêtes et parviennent à se sauver malgré les rafales de fusil-mitrailleur tirées sur eux et les chiens policiers lancés à leurs trousses.

C'est à ce moment que les brutes nazies tirent sur le jeune RASPAIL qui garde ses chièvres avec son camarade VIALLE, et le tuent.

Stanislas GRAS, refuse d'innocuer ceux qui roulaient le Maquis de St-PONS ; il est sauvagement frappé à coups de poings et à coups de pieds par ceux qui l'interrogent.

Pendant ce temps les hommes de troupe fouillent toute la maison et la viduent en un clin d'œil de tout ce qu'elle contenait d'intéressant, ravalement, linge, ou autre.

Peu de temps après, arrive une voiture transportant Berlin MONTLAHUC ; il en descend, l'air abattu, échevelé, le pardessus terreux. Refusant de répondre aux questions qui lui sont posées, il tombe sous les coups de ses bourreaux. Il est relevé à coups de pied et porte une profonde blessure à la tête.

Quelques instants après arrive une deuxième voiture automobile de laquelle descend le Docteur Jean BOURDONGLE, les cheveux et les vêtements en désordre, le visage livide et tuméfié.

Après s'être livré au pillage et avoir ripaillé, les hordes teutonnes emmènent leurs otages jusqu'au haut de St-PONS où rejoignent le Groupe qui arrive du côté d'AUBRES, ils attaquent le Camp du Groupement des Chantiers de la Jeunesse 33 où avait séjourné un maquis quelques jours auparavant.

Après avoir incendié ce Camp, fouillé et pillé les fermes allemandes, maltraité une courageuse jeune fille, la demoiselle ESTEVE, battu et torturé leurs prisonniers, ils mirent le feu à la ferme ESTEVE Elle. Revenant de leur expédition, ils firent sauter à la grenade plusieurs autres immeubles, dont l'Ecole du quartier. Arrivés à la ferme GRAS, ils s'emparèrent du père SILAN et de son fils MARCEL, puis remontant à l'Ecole, ils fusillèrent contre le mur les trois premiers MARTYRS, le Docteur Jean BOURDONGLE, Berlin MONTLAHUC, et Stanislas GRAS ; Revenant ensuite à leur point de départ, ils fusillèrent à nouveau, face au mur de la ferme et dans le dos, les trois autres OTAGES, Gustave LONG, SILAN père et fils. Ils mirent le feu à la ferme GRAS, et se livrèrent au pillage de la ferme SILAN qu'ils incendièrent également ensuite.

Laisant à la garde d'un certain nombre d'entre eux les produits de leur pillage, ils se retirèrent repus de mangaille, de vin, de sang et de carnage.

Arrivant à CONDORCET, ils menacèrent d'emmener avec eux Madame Berlin MONTLAHUC, pillèrent sa maison et la font sauter à la grenade.

Un détachement cantonne au Café LAFONT, jusqu'au Lundi 20 au soir, où des camions viennent le prendre et charger le produit de leur rapine.

Telles furent en bref, les douloureuses journées des 19 et 20 MARS 1944, dont le tragique souvenir demeure et demeurera perpétuellement dans l'esprit de ceux qui les ont vécus.

Ils ne peuvent pas oublier : Ils n'oublieront pas.

Tract diffusé pour l'érection du monument de Saint Pons - Condorcet.

**Circonstances de la mort
de Louis DUCOL**
relatées par un camarade de déportation.

Ners, le 13 juin 1945

Monsieur,

Je m'excuse d'avoir tardé jusqu'à aujourd'hui pour vous annoncer une bien mauvaise nouvelle concernant notre pauvre camarade de misère, DUCOL Louis, de votre commune. Tout d'abord je dois vous dire qu'il a été tué par un SS, le mardi 9 avril. Je dis tué mais il convient mieux de dire assassiné.

Voici quelques détails que vous voudrez bien, je vous prie donner à madame DUCOL. DUCOL, Geoffroy avocat à Avignon, et moi étions 3 bons amis, et le sommes restés du début à la fin de notre calvaire. Nous couchions côte à côte et partageons les quelques colis que nous avions reçus, car ils étaient peu nombreux. Aussi, inutile de vous dire que nous étions comme trois frères et que nous faisons de beaux projets d'avenir. Hélas pour ce cher DUCOL, le sort n'aura pas voulu qu'il se joigne à nous. Car si nous avions pu échapper à la faim et aux brutalités des bandits qui nous commandaient (je dis bandits, car nous étions au bagne allemand, commandés par des droits communs, tous repris de Justice, condamnés à 10 et 20 ans de travaux forcés) lui n'a pu échapper à la rafale de mitrailleuse d'un salaud de SS et ceci l'avant dernier jour du travail. Les SS qui nous commandaient avaient juré de tuer tout le Kommando sous prétexte qu'il y avait eu trop d'évasions la semaine d'avant. Comme c'étaient des allemands qui s'étaient évadés, les SS se payaient sur les Français, car les Français nous n'étions pas bien vus.

C'est ainsi que lundi 8 avril, premier jour du massacre, 7 détenus tombaient, le 2ème jour, mardi 11 et le 3ème et dernier jour de travail 27, ces derniers tous Français. Ducol a été tué le mardi, c'est à dire la veille du dernier jour du Travail pour avoir arraché un pissenlit avec sa pioche pour manger. Jugez ?

Nous allions au travail à 5 km du Camp, au pas cadencé, défendu de parler, de remuer la tête, un simple écart de 20 cm, c'était une rafale de mitrailleuse et comme nous marchions trop bien et qu'il leur fallait un motif, ils nous faisaient coucher sur la route, étant en marche et par derrière on entendait la mitrailleuse faire des siennes, ensuite passait l'officier qui achevait un par un les blessés, avec son pistolet. Quel cynisme et quel sadisme, faire un pareil carnage.

Le mercredi 10 avril, le travail cessait à midi et c'est alors la débandade en convoi, enfermés dans des wagons de marchandises où l'on mourait de soif et de chaleur, où à chaque arrêt, plusieurs d'entre nous ne revoyaient pas le lendemain.

Ducol avait conservé une assez bonne santé, c'était un des plus robustes d'entre nous. Moi je suis revenu très faible. Sans ce malheur, il serait chez lui en ce moment. Dites à madame Ducol que je l'ai vu mort, que son corps a dû être envoyé au four crématoire à Prague. Nous étions à Hradichko.

Maintenant si je m'excuse de n'avoir pas écrit avant c'est que notre camarade Geoffroy étant à Avignon et ayant une voiture s'était promis d'aller annoncer la triste nouvelle à sa femme. Seulement Geoffroy présentement maigre et malade a été retenu en Tchécoslovaquie par la Croix rouge... Je ne puis attendre pour vous prévenir du cas Louis DUCOL. Je vous serai reconnaissant d'en prévenir sa femme avec beaucoup de ménagement. Il avait un moral excellent et parlait toujours de ses chers enfants. Il a reçu des photos qu'il regardait souvent...

Maurice Saint - Jean
à Ners (Gard).

*Lettre adressée du Maire de l'Estellon, relatant
la mort de Louis DUCOL.*

LE COLLEGE ROUMANILLE DANS LA RESISTANCE

Les Sarrois, à l'occasion du plébiscite du 13 janvier 1935 votent, à une large majorité, le rattachement de leur pays à l'Allemagne. La politique anti-sémite, déjà pratiquée en Allemagne, depuis la prise du pouvoir par les Nazis en 1933 s'étend à la Sarre. La majorité des juifs Sarrois quittent alors leur pays et nombreux sont ceux qui s'installent en France.

Nyons reçoit ainsi plusieurs familles Sarroises qui s'intègrent facilement à la population. Au cours de l'année scolaire 1935/36, les enfants de ces familles viennent grossir les effectifs des écoles et du collège Roumanille.

Cela amène un certain remue-ménage dans les habitudes de notre vieux "bahut". Cependant ces garçons et ces filles, venus d'ailleurs, sont accueillis chaleureusement, se font rapidement des amis et s'installent facilement dans notre routine scolaire, malgré, au début, un certain handicap de langue, ce qui est normal.

Ainsi les Hirsch, les Lazard, Lévy, Salmon, Wolf ... deviennent nos bons camarades de classe, studieux et partageant nos joies et nos peines. Nous commençons, à leur contact, d'apprendre ce qui se passe en Allemagne et comme le Nazisme réveille un nationalisme et un racisme, dont eux et nous, allons être les victimes au cours des prochaines années.

Les premiers mois de guerre n'apportèrent pas de changements notables au Collège Roumanille, si ce n'est que certains élèves, dans l'élan patriotique qui anime alors les jeunes adolescents que nous sommes, suivent les cours de préparation militaire dispensés par nos braves gendarmes dans la cour de leur caserne devenue depuis l'espace séparant le nouvel Hôtel de Ville de notre récente médiathèque.

Egalement de jeunes professeurs, tels André FAUSSAT qui nous avait fait aimer le Français, le Latin et le Grec, furent mobilisés et remplacés par des enseignants plus âgés ou des dames.

Nous passons l'écrit du Bac 1ère partie à Valence, à la session de juin 1940 et plusieurs d'entre nous se souviendront toujours de la composition d'anglais que nous avons rédigée en pleurant de rage et de désespoir car nous venions d'apprendre l'entrée des troupes allemandes dans Paris. En raison des événements qui suivirent, il n'y eut pas d'oral pour les Bacs à cette session...

Les années suivantes, exista dans notre collège une étrange et souvent lourde atmosphère de patriotisme partagé entre la haine pour ceux qui avaient écrasé notre Armée et le ressentiment envers ceux que nous tenions pour responsables de notre défaite. Nous conservions cependant le désir de survivre dans l'attente de la reprise des combats que nous espérions prochaine.

La majeure partie de nos amis Sarrois (parents et enfants) fut arrêtée et emmenée dans des camps en août 1942 par la police du gouvernement de Vichy et le 21 janvier 1944 par la Gestapo assistée de la Milice. Sur les vingt quatre personnes ainsi déportées, deux seulement revinrent des camps de la mort nazis.

Au cours de l'année 1942, naît et se développe au Collège Roumanille surtout dans les classes de première, Philo et Math Elém un esprit de lutte et de révolte contre les occupants qui allait bientôt amener certains élèves ou anciens élèves à prendre des responsabilités dans la Résistance active. Nous citerons notamment Henri DEBIEZ, Pierre TOESCA, Georges CROISSET.

– Henri DEBIEZ, après avoir été organisateur de la "Fédération Unie des Jeunesses Patriotes" de Marseille, doit gagner la région de Grenoble où il continue sous le nom de "Franck, puis de "BRISSON" son action de recrutement et d'encadrement des étudiants qui, formés en groupes francs agissent contre les troupes d'occupation de l'Isère. A la fin 1943, il est nommé chef régional des jeunes de son organisation "M.U.R." pour la région Rhône-Alpes. Son autorité s'étend alors sur dix départements. Le 3 juillet 1944, il est arrêté par la milice et soumis à d'abominables tortures mais ses bourreaux ne lui arrachent pas un mot. A "demi-mort", il est fusillé le 9 juillet à Gènas. A titre posthume il a été fait compagnon de la Libération par le Général DE GAULLE.

– Pierre TOESCA, son ami et camarade de combat, comme lui médaillé de la Résistance, fut également arrêté et fusillé à cette époque.

– George CROISET, fut mortellement blessé le 19 août 1944 lors deS combats de Nyons.

A tous les trois, les Nyonsais ont rendu un dernier et durable hommage en donnant leur nom à des rues de la ville.

En 1943 et 1944, des élèves du Collège, souvent avec la complicité bienveillante et les encouragements de la majorité du corps enseignant, rejoindront les Maquis, puis les Compagnies F.F.I. de la région et poursuivront le combat pour la liberté jusqu'à la libération complète de la France.

Léo ROSTAND

Henri DEBIEZ dit « BRISSON »

1920 - 9 juillet 1944

RÉSISTANCE INTÉRIEURE (MOUVEMENTS UNIS DE RÉSISTANCE)

Il est d'abord organisateur de la « Fédération unie des Jeunesses Patriotes » de Marseille. Son activité ne tarde pas à être soupçonnée par la *Gestapo*. Il quitte donc le Midi et gagne la région de Grenoble où, sous le nom de « Franck », il réalise le recrutement et l'encadrement d'un millier de jeunes gens.

Ceux-ci, formés en Groupes Francs, agissent contre les troupes d'occupation du département de l'Isère et procèdent à des destructions d'ouvrages militaires. Le plus souvent Debiez, jeune chef ardent et décidé, se trouve à leur tête.

À la fin de 1943, Henri Debiez est nommé chef régional des jeunes « M. U. R. » de la région Rhône-Alpes. Son autorité s'étend alors sur dix départements. Sans cesse payant de sa personne, il possède l'admiration fervente de ses subordonnés et la confiance de ses chefs.

Tant de courage, tant de maîtrise dans l'action du combat allaient soudainement se briser. Le 3 juillet 1944, il est arrêté par la Milice et soumis à d'abominables tortures. Ses bourreaux ne lui arrachent pas un mot.

Debiez, « à demi mort », est fusillé le 9 juillet 1944 à Gènas.

« Il a été l'un des principaux animateurs et organisateurs de la Résistance-Jeunes, dans toute la région Rhône-Alpes. » Son silence, sous des tortures effrayantes, doit lui maintenir notre toute particulière admiration.

AGENT DE LIAISON F.T.P.F.

Je n'ai jamais eu l'occasion d'évoquer jusqu'ici mes souvenirs de résistant et il est naturel, que cinquante ans après, j'ai oublié beaucoup de choses.

Mon entrée en clandestinité remonte à janvier 1944 – J'avais 20 ans et je venais de terminer des études de conducteur électricien ; j'avais même commencé à travailler, mais craignant que je fusse pris dans une des nombreuses raffles allemandes qui avaient lieu à Marseille, mon père me décida à gagner Nyons où nous avions de la famille et des relations.

Arrivé par le train à Nyons, je fus réceptionné par René Brès habitant quartier Pieds de Vaux, qui me fit passer la nuit dans un local à l'écart de son habitation. Le lendemain, un car de la Compagnie Teste me conduisit à Ste Jalles où je fus pris en charge et conduit au camp FTPF de Poët Sigillat (camp III, situé à la ferme Rabel au-dessus du village). En quelques jours, je fus initié à ma nouvelle vie de maquisard. Je me souviens en particulier que l'armement était très insuffisant. Faute d'armes individuelles, lorsque nous étions de garde, nous nous passions à tour de rôle le pistolet dont nous devions avoir le plus grand soin.

Début mars 1944, attaque manquée des Allemands contre notre camp. Ayant repéré le convoi de leurs camions, du côté des Pilles, mes camarades et moi avons pu nous enfuir par la montagne et gagner Lemps près de Rémuzat.

Je n'y restai pas très longtemps. En effet, vu ma petite taille (1,57m) et mon "*apparence extérieure fragile*", (ainsi qu'il est mentionné sur mes papiers militaires, je paraissais alors à peine plus de 16 ans) – je fus affecté à la liaison avec Valence et cantonné à Nyons où je logeais dans un cabanon au-dessus du Pont du Jardin. Je prenais mes repas et attendais le courrier au café Baron, dans la Grand'Rue. On me remettait généralement une valise. Je ne savais pas toujours ce qu'elle contenait (sans doute des cartes d'alimentation, de l'argent, des cigarettes et du tabac – ces derniers provenaient probablement du dépôt de tabac de la Place du monument aux morts). Je plaçais le courrier important dans mes chaussures.

Le car me conduisait à Montélimar où je remettais la valise à une garde-barrière ; je recevais des documents en retour. Il ne me restait plus ensuite qu'à tuer le temps, sans trop me faire remarquer, notamment dans le jardin public, en attendant le car de retour.

Pour éviter un contrôle à l'arrivée à Nyons, il m'est arrivé de quitter le car à Venterol et par la vallée de la Saue, de gagner la maison d'une cousine de mon père, au quartier des Gacolons où je trouvais un refuge provisoire.

Le 14 avril 1944 (j'ai retrouvé la date dans le livre d'A. VILHET), la Gestapo et la milice firent irruption dans le café vers une heure de l'après midi alors que je prenais mon repas avec 3 camarades. Sans ménagement nous fumes poussés au dehors et alignés contre les murs de la place près de l'Eglise, avec d'autres clients et des passants arrêtés dans la rue. L'ensemble fut réparti en 2 groupes : un groupe de "*suspects*" dont je faisais parti et un autre composé de personnes jugées sans doute moins dangereuses où se trouvait le curé de Nyons. Parmi nos gardiens, il s'en trouvait qui parlaient avec un accent marseillais aussi prononcé que le mien. Profitant d'un relâchement de la garde, je réussis d'abord à me glisser dans le groupe le moins compromettant, puis je parvins à m'enfuir vers la rivière et je regagnai ma cache, mais

j'avais eu chaud. J'appris par la suite que tous les gens arrêtés avaient finalement été relâchés.

Après le 6 juin, notre groupe fut affecté à la surveillance de la RN94 dans les Gorges de St May, à Curnier ainsi qu'aux Pilles (notre QG se trouvait au café de ce village).

Quelques souvenirs rapidement évoqués : je me souviens également être passé par la sous-préfecture de Nyons (j'ignore à quelle date) et y avoir été employé comme dactylo. Au camp III nous avons gardé quelques jours une collaboratrice qui fut livrée à la justice militaire. A Condorcet, j'eus l'occasion de voir un officier allemand qui fut ensuite fusillé à St Pons.

Le 8 août 1944, je fus affecté au III^e Bataillon du 1^{er} Régiment Drôme-Sud (bataillon Morvan), puis engagé volontaire, je participai aux campagnes de Maurienne, puis d'Alsace.

"Manu"

Emmanuel LAGET,

rue J.B. Olive Marseille XVI^e

Cette revue vous a intéressé ?

Vous désirez recevoir les suivantes ?

Au cas où vous ne seriez pas déjà membre de la
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES NYONSAISES

vous pouvez le devenir en renvoyant le bulletin d'adhésion
qui se trouve en dernière page, au siège social

Mairie de Nyons
26110 NYONS

EMBAUCHÉE SUR LE CHAMP DE MARS

Camille MAHISTRE, qui venait d'être libérée par la fermeture, aux vacances de Pâques 1944, de l'Ecole d'infirmières et d'assistantes sociales de Lyon où elle poursuivait ses études, raconte :

...” Donc me voici à Nyons en ce mois d'Avril 44, livrant le linge des clients de maman (teinturière, 47, rue nationale) à travers la ville. . . . Un jour, je passais devant l'actuel syndicat d'Initiative pas encore existant et une traction avant était en stationnement, des jeunes gens armés chantaient à l'intérieur et sur les portières des lettres énormes étaient peintes en blanc : F.T.P.F.

Très intriguée, mon regard s'attarda sur cette auto. Des coups de sifflets, des plaisanteries fusèrent bruyamment et je hâtais le pas mais le chauffeur, béret noir, petit foulard rouge autour du cou vînt à ma rencontre et la conversation s'engagea. Je fus amenée à lui parler de mes études d'infirmière interrompues par les événements alors il s'écria *"Mais c'est une fille comme vous qu'il nous faut."* Les paroles de la directrice me revinrent à l'esprit et je compris que j'avais devant moi des partisans, des terroristes...

Un peu affolée, je répondis que je ne pouvais les suivre et quitter ma mère. Il me rétorqua *"conduisez moi auprès d'elle, je la convaincrai"*. Je le conduisis donc au magasin où maman nous voyant entrer me foudroya du regard. Elle avait pourtant l'habitude de recevoir mes copains, il y en avait toujours un nouveau, mais celui-ci lui sembla quelque peu étrange.

Il lui répliqua qu'un hôpital s'organisait dans l'arrière pays et qu'il fallait des infirmières, car il y avait déjà des blessés. Maman les larmes aux yeux lui répondit : *"Eh bien, je vous la donne, mais je veux savoir où vous l'emmenez"* – *"Promis, répondit le jeune homme au foulard rouge, je reviens dans deux heures. Préparez-vous."* Maman n'y croyait guère et pourtant lorsque cinq coups frappèrent à la cloche de l'Eglise, la traction noire F.T.P.F. s'arrêta devant la porte et nous partîmes ma mère et moi avec deux jeunes gens armés de mitraillettes. Nous étions à l'arrière toutes les deux, maman me tenait par la main et arrivait à contenir son angoisse ; pour moi c'était la joie secrète de l'aventure.

Dans le plus grand silence, nous voilà arrivés dans la cour de l'hospice de Buis-les-Baronnies où des vieilles personnes et des religieuses s'agitaient sous l'oeil vigilant d'un officier d'aviation qui organisait leur départ à l'actuel établissement thermal de Propiac. Le jeune homme qui nous avait conduit jusque-là nous présenta ma mère et moi. Souriant et courtois l'officier nous souhaita la bienvenue.

C'était le médecin Capitaine ACHIARY dit "Armand", son sourire bienveillant ne quitta jamais ma mémoire. Il fit signe à une religieuse et me confia à elle et maman repartit avec le mystérieux jeune homme, je n'ai jamais su qui il était, d'où il venait et la religieuse, à qui le capitaine m'avait confiée était soeur Léonce, plus tard responsable de la maternité de Nyons où nous avons travaillé ensemble étant moi-même devenue assistante sociale. Elle me conduisit aux cuisines où soeur Calixte, les bas roulés sur ses chaussures, s'affairait devant ses grandes marmites. Puis nous montâmes à l'étage où soeur Thérèse d'Avila vint vers nous toute souriante ; elle avait quitté son voile parce qu'elle avait trop chaud. Elle était Mexicaine et son accent m'enchantait ; elle me prit tout de suite sous son aile car nous allions travailler ensemble à l'étage. Plus tard elle sauva le Commandant PARIS par sa présence d'esprit et son sang froid.

Elle me conduisit dans une petite chambre qui allait être la mienne et je me mis à l'ouvrage après avoir revêtu mon uniforme Rockefeller que j'avais soigneusement plié dans une petite valise en carton. Il s'agissait de préparer un bain pour le Commandant RIGAL qui arrivait de je ne sais où et je ne me souviens plus si c'est lui qui opérait car il y avait plusieurs médecins et les jours passèrent. Je tins une jambe que l'on amputait et fût prête à défaillir, mais les hurlements du chirurgien me rappelèrent à l'ordre et je revins à moi. Une autre fois, il lança son bistouri à travers la salle parce qu'il était émoussé, une autre fois encore, il cria parce que je ne savais pas tenir l'appareil d'ombredane. Il demandait où était Fernande l'autre infirmière diplômée d'état, mais elle était très occupée en salle par la réception des blessés qui, ce jour là, étaient nombreux.

Et je revois un grand blessé : il avait sauté sur une mine et ses bandages ne laissaient voir que son visage et l'une de ses mains. Je venais très souvent lui tenir cette pauvre main et il souriait faiblement. Un jour où l'on entendit une formation d'avions se dirigeant sur le Diois, on parla d'évacuer l'hôpital pensant qu'il s'agissait d'allemands. Il me demanda d'une voix presque inaudible si nous l'emmènerions. *"Bien sûr lui dis-je". "Pourquoi cette question ?"* *"Oh, je suis si encombrant, répondit-il"*. Et moi très émue je fis vraiment l'apprentissage de la guerre. Autre chose aussi me bouleversa et resta gravée dans ma mémoire : il y avait un prisonnier allemand consigné dans une chambre la plus isolée de l'hôpital avec les barreaux aux fenêtres. Il était blessé aux bras et à la jambe et je le faisais manger comme un enfant. Et chaque fois que j'arrivais c'était de grandes explosions de joie en un français presque parfait. Un jour, je m'attardais auprès de lui et il me montra des photos de sa femme et ses enfants. Le gestionnaire de l'hôpital un certain Georges me réprimanda *"tu t'intéresses trop à ce type"*. Le lendemain, à ma grande stupéfaction, plus personne dans la chambre. Je demandais à soeur Thérèse d'Avila où il était passé. Elle me répondit tristement : *"Georges l'a emmené à l'aube dans la colline"*. *Je compris et mon coeur se serra les larmes me vinrent aux yeux. Ce n'est pas juste, pensais-je. Ce n'était qu'un blessé, un père de famille. Elle me dit en me serrant contre elle, "ne pleures pas petite, c'est la guerre"*. Quarante ans plus tard, j'appris que le fameux Georges avait été arrêté. Pourquoi ? Je ne sais pas.

Le jour du départ arriva en Septembre. Le médecin Capitaine me remit un certificat attestant que j'avais servi dans le service de Santé à ses côtés avec dévouement, sérieux et compétence.

Il me dit : *"garde le bien, il peut t'être précieux."*

Oui ! il fut précieux et combien le Capitaine ACHIARY fût prévoyant, perspicace, bienveillant. En ce premier temps ce petit papier me permit de percevoir un pécule. Quelle joie, mon premier argent ! Combien il allait me rendre service pour retourner à l'École.

Mais le deuxième temps fût magnifique : lorsque je le présentais à la Directrice de Rockefeller, Mademoiselle LUCAS qui fût une grande résistante, elle me serra dans ses bras, me félicita et me fit connaître que je gagnerais deux mois de stage de chirurgie. Quelle chance, je finissais 3 mois avant les autres !

Quarante ans plus tard, je retrouvais le Docteur ACHIARY avec mon petit papier, ce qui permit de m'en établir de plus grands pour ma retraite. J'ai été heureuse de le revoir dans sa propriété de Cairanne avec son épouse Odette qui avait grandement participé à la tenue ingrate et difficile du Secrétariat de l'hôpital... !

Camille MAHISTRE, épouse Homareau

Août 1944, Alain VILHET raconte

LA BATAILLE DE SAINT-PIERRE

Pour ne pas être pris au dépourvu par l'arrivée des Allemands, le comité avait fait installer des téléphones dans les communes environnant Nyons, à Mirabel, Saint-Maurice, Venterol et Les Pilles ; ils étaient tous reliés au kiosque à journaux, qui servait de Central.

Le 22 août 1944, vers neuf heures du matin, nous recevions une communication de Saint-Maurice, nous disant que des Allemands parlementaient avec des maquisards, et qu'ils avaient sûrement envie de se rendre. Un motocycliste fut envoyé là-bas en reconnaissance. Arrivé au pont de Vinsobres, en face de la Coopérative, il reçut une rafale de mitrailleuse d'une colonne de voiture blindées qui se dirigeait sur Nyons. Il n'eut que le temps de se dissimuler dans les broussailles.

La colonne de blindés continua sa route vers Nyons, jusqu'au bois Saint-Pierre, où elle rencontra un camion chargé de maquisards. Après un échange de coups de feu au cours duquel un jeune maquisard fut tué et plusieurs autres blessés, la colonne fit demi-tour pour aller chercher des renforts à Saint-Maurice. Les Allemands remontèrent ensuite et attaquèrent les troupes du maquis, qui se défendirent vaillamment avec un canon de 37 millimètres, pris à l'ennemi la veille, à la bataille de Montclus (Hautes Alpes).

A l'issue de la bataille, qui dura une partie de la journée, les maquisards relevèrent sept morts et un blessé, le jeune Clément qui travaillait dans les champs, mourut deux jours après. Le père GALLAND, qui était devant sa ferme, reçut des éclats d'obus qui le rendirent aveugle.

Quant aux Allemands, ils purent enlever leurs morts, qui devaient être nombreux.

Tel fut le bilan de cette bataille, qui empêcha les troupes allemandes de venir jusqu'à Nyons où l'on devine ce qui se serait passé.

En reconnaissance pour leurs morts, les FTP érigèrent un monument à l'orée du bois de Saint-Pierre, en bordure de la Nationale 94, là où avait eu lieu le plus fort de la bataille.

Ce monument érigé par souscription fut construite en pierre de la région, surmonté des insignes AS et FTP placés avec la Croix de Lorraine et l'Etoile à cinq branches.

Une plaque de marbre porte l'épithaphe suivante :

*"C'est ici que le 22 août 1944
les FFI, soldats sans uniforme
ont arrêté et maintenu les
blindés allemands en marche sur Nyons.
Baudru Julien Sarrud Marc
Tulle René Simon Lucien
Agniel Pierre Canali Jean
Allonge Lucien
MORTS POUR LA FRANCE"*

ARRIVEE DES AMERICAINS

Le 23 août 1944, les Américains arrivent à Nyons : ils sont les bienvenus et rassurent la population. Ils prennent position sur les diverses routes.

Ce même jour, Lucien Latil, domestique chez André Girard, voulut aller constater les dégâts causés la veille chez son patron et récupérer le bétail qui avait été mis en liberté à l'approche des Allemands. Mais ces derniers n'étaient pas tous partis ; ils le firent prisonnier, on ne l'a jamais revu. Toujours le 23 août, à 22 heures, une pièce à longue portée bombardait Nyons sans causer de dégâts.

Le 25, craignant d'être débordés par les Allemands, les Américains se replient ainsi que les FTP et la police FFI. Une panique s'empare des habitants. Seuls quelques membres du Comité sont restés : Seigle, Boudon, Augis, Fabre et moi-même, ainsi que le Sous-Préfet et le Curé Corréard.

A 13h.30, une pièce de 240 mm, la même sans doute que la veille, fait trois morts : Mademoiselle Lombard, Madame Gaubert et un jeune réfugié de Toulon. Un obus étant tombé près du patronage, des éclats y mettent le feu. Avec l'aide du Curé, Seigle et moi, nous parvenons à l'éteindre.

Le 26 les troupes américaines reviennent et font la liaison avec Vaison. Des bombes tombent à proximité de Mirabel sans faire de dégâts. Un soldat américain est tué au Pont du Jardin ; nous allons le mettre en bière.

GUET-APENS A NOVEZAN

Le 27, une voiture des FTP qui va faire une reconnaissance au Pont de Novezan est mitraillée par les Allemands : Rambeau, dit Vladimir, est grièvement blessé ; Ivaldi, dit Crabe, est tué : seul Edmond Reynaud réussit à se sauver. Le mort est jeté dans le ravin et les Allemands font sauter le pont sur lui : ils conduisent Rambeau à l'hôpital de Valréas. Le lendemain, nous allons relever les morts à Novezan, avec Seigle, Fabre et Haltiner. Deux maquisards, Brun, de Nyons, Novaro Georges, dit Patachet, de la Compagnie Morvan, et un Américain sont mis en bière.

Nous allons chercher Rambeau à l'hôpital, de crainte que les Allemands reviennent le prendre, et nous le conduisons à Truinass, chez Henri Crivel dont la jeune fille lui servit d'infirmière ; lorsqu'il fut guéri, elle l'épousa.

Nous savions qu'au cimetière de Venterol il y avait une chapelle ; nous décidâmes d'y conduire les trois corps, en attendant que les familles soient averties, mais nous n'avions pas la clef, qui était, nous dit-on, chez le curé. J'envoyai un FTP pour la chercher, mais le curé ne voulut pas la donner. Il vint lui-même et dit : *"la chapelle est un lieu sacré ; je ne vous autoriserai à y déposer ces corps que si vous me promettez qu'ils seront enterrés dans la religion catholique"*. Je lui répondis : *"je ne puis vous promettre cela, car j'ignore leur religion. Les FTP sont tous enterrés civilement, provisoirement ; lorsque les familles viennent les chercher, elles les enterrent comme elles le veulent."*

La Résistance dans le Nyonsais p.40 - 42

Sur Albin VILHET, nos lecteurs pourront se reporter à : *"Une grande figure nyonnaise : Albin VILHET - discours de Marcel AUGIER "Terre d'Eygues" N°8 p. 51-52.*

DEUXIÈME GUERRE MONDIALE 1939-1945

RÉSISTANCE DRÔME

FÉDÉRATION DES UNITÉS COMBATTANTES
DE LA RÉSISTANCE
ET DES FORCES FRANÇAISES DE L'INTÉRIEUR
DU DÉPARTEMENT DE LA DROME



TÉMOIGNAGE DE RECONNAISSANCE A LA COMMUNE DE

NYONS

Pour services rendus à la Résistance par sa population qui a, par les risques encourus et le courage dont elle a fait preuve pendant l'occupation, contribué activement à la libération de la Drôme en 1944.

Dès 1942, NYONS a été foyer de Résistance par la création d'un Comité formé notamment par des anciens combattants refusant l'ordre instauré par le gouvernement de VICHY et dont les membres distribuent des tracts et des journaux clandestins. Des manifestations patriotiques ont lieu les 1^{er} Mai et 14 Juillet et la population s'oppose aux arrestations des Juifs réfugiés à NYONS.

En Mars 1943, les premiers réfractaires au S.T.O. du Nyonsais sont accueillis dans les Camps de la Lance, soutenus et ravitaillés par les Comités du Nyonsais et de l'Enclave de Valréas.

Ces maquis dispersés par l'attaque du 1^{er} Juillet se regroupent et s'implantent toujours plus nombreux dans les montagnes autour de NYONS. A partir de Novembre 1943, ils sont l'objet d'attaques successives de l'armée allemande assistée des Miliciens de VICHY qui se traduisent par l'arrestation, la déportation et le massacre de nombreux civils et maquisards, dont celui du Docteur BOURDONGLE, dévoué médecin des maquis, torturé et fusillé à St PONS DE CONDORCET le 19 Mars 1944 avec six autres patriotes.

Le 6 Juin 1944 NYONS mobilise toutes ses énergies contre les forces ennemies. Le 22 Août les F.F.I. du Nyonsais se heurtent victorieusement au Bois de St Pierre à une colonne blindée allemande en marche sur NYONS. Les 23 et 25 Août la ville subit deux bombardement meurtriers de l'artillerie allemande.

Les quatre vingt noms gravés sur le monument aux martyrs de la Résistance portent témoignage incontestable de l'importance des actions de Résistance auxquelles se sont trouvés associés les habitants du Pays Nyonsais.

LE PRÉSIDENT D'HONNEUR
GÉNÉRAL DE LASSUS S-GENIES

LE PRÉSIDENT
Charles André LAHMERY

TEMOIGNAGE DE JACQUES MATOUT



MATOUT, Louis, Pierre, né le 29 janvier 1904 à 75005 Paris. Etudes secondaires et classes préparatoires au lycée Henri IV à Paris.

Ecole spéciale Militaire de St Cyr. Promotion Maroc et Syrie (1925 – 1927).

Croix de guerre avec palmes (2 citations à l'ordre de l'armée), Chevalier de la Légion d'Honneur à titre militaire.

En 1936, capitaine au 46^e régiment d'infanterie à Paris, le risque d'une nouvelle guerre avec l'Allemagne hitlérienne se précisant et les constructions de la ligne Maginot par des entreprises civiles n'étant pas terminées, le gouvernement décide d'y faire participer l'armée.

La compagnie MATOUT est envoyée dans la région de Forbach (Moselle). Elle y passera trois mois à planter, 24 heures sur 24 des champs de rails anti-chars et à couler du béton. Ses lieutenants s'étant rapidement fait porter malades et évacuer, le capitaine MATOUT s'est retrouvé seul officier sur le terrain.

Colosse de 1,90m et 100 kg, ancien champion de France amateur de boxe et ancien international militaire de rugby, il se croyait invulnérable et malgré une grande fatigue et une fièvre permanente, a tenu à aller jusqu'au terme de sa mission.

De retour à Paris, visite à l'hôpital de Val de Grâce : cavernes aux deux poumons, autrement dit tuberculose. Hôpital de Percy (région parisienne), puis Hôpital militaire de Briançon, puis installation à Nyons. A 33 ans, réformé et pensionné à 100 %.

Fin 1943, prend l'initiative, en accord avec le chef DIDIO des Chantiers de Jeunesse, de recruter des hommes d'âge mûr qui n'avaient pas eu à se soustraire au S.T.O. et continuaient donc à vaquer à leurs occupations – (principalement des agriculteurs de Nyons et des communes environnantes) et forme ainsi ce qui pourra devenir un groupe militaire en vue de participer aux combats de la libération.

Le 8 juin 1944, se présente, en uniforme, à la sous-préfecture de Nyons occupée par un groupe commandé par le "capitaine Noël" (Léon BOSCH) et Claude VALLOT ; mais la méfiance des résistants était telle qu'il fut même emprisonné quelques jours.

Libéré dans les jours qui suivent, il se verra confier le commandement d'un groupe de résistants de la région de La Motte-Chalencon.

A reçu (quand, comment ? de qui ?) trois tonnes d'armes qui seront cachées dans un cabanon du quartier des Rieux.

Retrouve le commandement du groupe qu'il avait recruté, auquel, viennent s'ajouter d'anciens réfractaires au S.T.O. provenant essentiellement de maquis F.T.P. pour former la 13^{ème} compagnie du 4^{ème} bataillon AS (108 personnes, officiers, sous-officiers, hommes de rang), dépendant du Lt Colonel LEGRAND qui, jusqu'à la veille du débarquement des troupes alliées en Provence, nous promènera de cantonnement en cantonnement dans tout le sud de la Drôme sans que nous voyons un seul soldat allemand.

Entre temps, notre compagnie a reçu le renfort de deux lieutenants parachutistes (de MORRIS et BLONDEL) venant d'Alger et formés à l'Ecole Spéciale Militaire de Cherchel (Algérie), le Saint Cyr de l'époque.

Enfin le 17 août 1944, la 13^{ème} compagnie, en position sur les hauteurs de Grâne (Drôme) depuis la veille, oblige après un combat de plusieurs heures, une importante colonne allemande composée de cyclistes et de camions et remontant du sud vers le nord, à faire demi-tour laissant sur le terrain de lourdes pertes (plus de 100 hommes saura-t-on après la libération de Montélimar.)

Pour notre part, cinq de nos camarades furent tués dans ce combat.

Le 23 août 1944, notre compagnie fait la jonction avec les troupes américaines. Nous nous installons pour la nuit dans le village de Sauzet (Drôme) sous la protection, croyons nous, des chars américains postés à toutes les issues du village. Au milieu de la nuit, arrive une colonne allemande précédée d'engins blindés ; l'équipage du premier char américain abandonne son poste sans tirer un coup de canon. Possédant notre mot de passe vendu par un traître, les allemands progressent dans le village et surprennent une section de la 13^{ème} compagnie, la mitraillant à bout portant. Nous perdons, là encore, cinq de nos camarades, le reste de la section parvenant à s'enfuir, y compris 3 blessés.

Etant en terrain découvert et ne possédant que des armes légères, toute la compagnie est obligée de "décrocher" devant les blindés allemands.

Enfin, combat de Puy-St Martin (quelle date ?) où les blindés américains sont arrêtés dans leur avance par ceux des allemands et, où en créant une diversion sur le flanc des éléments de la 13^{ème} compagnie permettent aux troupes américaines de bousculer leurs adversaires. Après la libération de Montélimar et de Valence, les volontaires sont enrôlés dans l'armée régulière, direction la Maurienne (Savoie) ; les autres rentrent dans leurs foyers.

Le capitaine MATOUT, malgré son désir de continuer la lutte jusqu'à la fin de la guerre est également prié de rentrer chez lui ; pour les autorités militaires, il est toujours "réformé et pensionné à 100 %" et donc inapte à reprendre du service.

D'après les documents en possession et les souvenirs, pas toujours très précis, de Jacques MATOUT, son fils, qui avait seize ans en 1944.

13ème compagnie MATOUT - DIDIO
4ème Bataillon - Armée secrète
Etat nominatif

Nom	Grade	Observations
1 MATOUT Louis Pierre	Capitaine (Nyons)	cité à l'ordre de l'armée
2 DIDO	Lieutenant (Montélimar)	
3 DE MORRIS	Lieutenant	parachutiste, cité à l'ordre de l'Armée
4 BLONDEL	S/Lieutenant	parachutiste, cité à l'ordre de la division
5 HAGER	S/Lieutenant	
6 CASPAL	Adjudant chef	
7 RAFFIN, dit ASTIER	Adjudant	
8 THOMAS	Adjudant	
9 DUBRANNA	Adjudant	cité à l'ordre de la division
10 GRASSOT	Sergent chef	cité à l'ordre de la division
11 COITELLA	Sergent chef	
12 RUBY	Sergent chef	
13 TOURRE	Sergent chef	
14 LAMIDIEU	Sergent	
15 ARTHAUD	Sergent	cité à l'ordre de la division
16 LACASSAGNE	Sergent	
17 JOUSSE	Sergent	
18 LOUSSON Anatole	Sergent (Vinsobres)	tué à Grane 17/8/44
19 BERLOTTIER	Sergent	
20 ROULET André	Sergent (Nyons)	
21 GIRARD Lucien	Sergent (Nyons)	
22 FORTUNÉ Joseph	Sergent	
23 IMBERI Georges	Caporal (Venterol)	
24 MANCELON	Caporal	
25 LAGEI Gabriel	Caporal (Nyons)	
26 GEORGES	Caporal	
27 DUBRANNA Maurice	Caporal	
28 CHARLES Marin	Caporal	
29 AYMARD Martial	Caporal (Aubres)	
30 ANDRE	Caporal	
31 BOUDIN	Caporal	
32 MATOUT Jacques	2è cl. (Nyons)	cité à l'ordre de l'armée
33 FORTUNE Ange	2è cl.	
34 ESTEVE Henri	2è cl. (Nyons)	cité à l'ordre du régiment
35 ESTEVE René	2è cl. (Nyons)	cité à l'ordre du régiment
36 BRUS Elie	2è cl. (Nyons)	
37 BRUN Georges	2è cl. (Sainte-Jalle)	
38 BERARD Louis	2è cl. (Nyons)	
39 BRACHET André	2è cl. (Nyons)	cité à l'ordre du régiment
40 CHEVALIER	2è cl.	tué à Grâne le 17/8/44
41 TOLOSAN	2è cl.	tué à Grâne le 17/8/44
42 EMERIC	2è cl. (Mirabel)	
43 RAVOUX	2è cl. (Mirabel)	
44 BAYLE	2è cl. (Mirabel)	
45 ROCHE	2è cl.	
46 GONDRAN	2è cl. (Mirabel)	tué à Grâne le 17/8/44
47 MONIER	2è cl.	tué à Grâne le 17/8/44
48 BRUNEL Maurice	2è cl. (Nyons)	
49 AYMARD Marcel	2è cl. (Nyons)	
50 SIBOURG Robert	2è cl. (Nyons)	
51 LISBONNE Jean Jacques	2è cl. (Nyons)	
52 GIELY Marc	2è cl. (Nyons)	

53 LOICQ	2è cl	
54 PELISSIER	2è cl	
55 GRAS Louis	2è cl	
56 TORREIL	2è cl	
57 LIO'ITER	2è cl	
58 POYOL Raymond	2è cl (Nyons)	
59 AUGIER	2è cl	
60 ROMAN Paul	2è cl (Venterol)	tué à Sauzet le 23/8/44
61 LACOUR	2è cl	blessé à Sauzet le 23/8/44
62 MONDON Léopold	2è cl (Venterol)	blessé à Sauzet le 23/8/44
63 BONNET'	2è cl	tué à Sauzet le 23/8/44
64 RIHAL (RIALHE Marcel)	2è cl (Puyméras)	
65 TLURC	2è cl	
66 LAITY	2è cl	
67 REYNAUD Julien	2è cl (Nyons)	
68 BON'IOUX	2è cl	
69 DUFFOUR Julien	2è cl (Vinsobres)	
70 ROUSIAN Aimé	2è cl (Valréas)	
71 LADEI'	2è cl	
72 REY	2è cl	
73 MONNIER	2è cl	
74 OMNES	2è cl	
75 POTIER	2è cl	
76 DISCOUR	2è cl	
77 OLIVI	2è cl (Nyons)	
78 REYNARD	2è cl	
79 ARNAUD	2è cl	
80 SAMSON	2è cl	
81 PEYSSELON	2è cl	
82 LAIARD	2è cl	
83 CORNUD Raoul	2è cl	
84 CORNUD Pierre	2è cl	
85 MANCHEIT'Y	2è cl	
86 FLOUREI'	2è cl	
87 BRES	2è cl	
88 BERNARD	2è cl	
89 VINGTIN	2è cl	
90 DUC	2è cl (Le Pègue)	
91 RAMSAY	2è cl	
92 MOUTON	2è cl	
93 CLAP	2è cl (Vinsobres)	
94 POMMIER Félix	2è cl (St Pantaléon)	tué à Sauzet le 23/8/44
95 LONG Louis	2è cl (Venterol)	tué à Sauzet le 23/8/44
96 FAVIER Pierre	2è cl	
97 TONNEAU	2è cl	
98 TATON Roger	2è cl (Mirabel)	
99 DROELLER	2è cl	
100 GIGONDAN Elie	2è cl (St Pantaléon)	tué à Sauzet le 23/8/44
101 AHMOUD Ben Sadoc	2è cl	
102 CHA'ITN	2è cl	Pharmacien
103 VIZARD	2è cl	
104 GLEIZE	2è cl	
105 BARBANSON Kléber	2è cl (Ieyssières)	Chauffeur
106 FAVIER	2è cl	Chauffeur
107 LAURENT' Louis	2è cl (Venterol)	blessé à Sauzet
108 THOMAS	Caporal	

. Etat établi de la main du capitaine MATOUT et communiqué par J. MATOUT . Certains prénoms et noms de lieux (...) ont été complétés par l'équipe de rédaction.

BLESSE A SAUZET

Louis LAURENT, agriculteur à Venterol, ancien maire de ce village et pensionné de guerre, se souvient :

"Après le 6 juin 1944, eut lieu une petite mobilisation dans notre région. Tous les jeunes de Venterol (des classes 1940 à 1944) rejoignirent les unités de la Résistance. Agé alors de 20 ans, je fus enrôlé dans la compagnie MATOUT.

Après le 15 août, nous nous trouvâmes dans la vallée de la Drôme, mais je ne participai pas au combat de Grâne où notre compagnie fut engagée (le 17, NDLR). Nous fîmes ensuite mouvement vers Montélimar et à Sauzet, nous accueillîmes avec joie les Américains.

Dans la nuit de 22 au 23 août (NDLR), nous étions postés quelques camarades et moi, avec une mitrailleuse, à la sortie SO de ce village, sur la route de St Marcel les Sauzet, de façon à arrêter une attaque éventuelle venant de Montélimar. A côté de nous, se trouvait un tank américain.

Vers les 2 heures du matin, nous fûmes attaqués par derrière par les Allemands qui venaient de la forêt de Marsanne où ils s'étaient sans doute dissimulés dans la journée.

Il y avait un convoi de véhicules précédés de fantassins que, dans un premier temps, nous confondîmes avec les Américains.

L'effet de surprise jouant, l'ennemi put nous mitrailler à bout portant. Je fis un brusque mouvement sur le côté qui me sauva la vie, mais à mes côtés Louis Long de Venterol, Félix Pommier et Elie Gigondan de St Pantaléon furent tués^m. Le tank américain que ses occupants avaient abandonné au début de l'attaque fut incendié.

Tandis que le convoi ennemi passait, je fis le mort sur le bas côté de la route. Peu de temps après son passage, quelques soldats allemands revinrent pour délester, mes malheureux camarades et moi, de nos montres et portefeuilles. Je me souviens qu'ils parlaient à voix basse au cours de leur sinistre besogne.

Au début de jour, j'ai pu me lever malgré les blessures que m'avait faites une rafale de mitrailleuse (à la face, à l'épaule et à la main droite). Je fus conduit dans un premier temps à un hôpital militaire américain, puis transporté à l'hôpital de Crest, enfin à celui de Die alors plus en sécurité. Finalement, c'est à Lyon que je reçus les derniers soins que nécessitait ma blessure au visageⁿ.

(1) Un autre Venterolais, Paul ROMAN, fut mortellement blessé au cours de l'attaque allemande.



BULLETIN D'ADHESION

M, Mme, Mlle

Adresse

Adhère à la Société d'Etudes Nyonsaises et verse le montant de la cotisation 1994

120 F. par personne

**160 F. par couple
(membre bienfaiteur 200 F.)**

60 F. pour les étudiants